

ROCK HEBDO

MERCREDI 20 SEPTEMBRE N° 26 VOL. 3 4,00 FRs MAGAZINE HEBDOMADAIRE DU ROCK

Interview

Jane BIRKIN

**festival de
READING**

**Franck
TENOT**
l'homme
de la
semaine

**Joe
COCKER**
Alive and
Well

CITY BOYS
à Amsterdam

**Frankie
MILLER**
Monsieur
Soul

**James
DEAN**

**Adieu
keith MOON**



SOMMAIRE

26

ROCK HEBDO

Rédaction, Administration
(correspondance seulement)

1, rue Royale
78000 VERSAILLES
DIRECTEUR DE LA PUBLICA-
TION : Paul PUTTI.
REDACTEUR EN CHEF :
Bobby Bruno.

SECRETAIRE DE REDAC-
TION : Philippe Lorient.
PUBLICITE : Evelyne Putti.
Tél. 021.25.68

Abonnement annuel (52 nu-
méros) :

150 F (France)

180 F (Etranger).

Tous droits de reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright by « Pour l'Organi-
sation de la Libre Ecoute ».
Commission paritaire N° en
attente.

Dépôt légal à la parution
N°1143

Distribution NMPP.

Maquette/exécution : Bobby
Montage : E.D.P.R.
Imprimerie ROTO 21.

ROCK HEBDO est une publi-
cation des éditions « Pour
l'organisation de la Libre
Ecoute », 173, rue du Temple,
75003 Paris.
021.25.68

JANE BIRKIN	1
HITS	6
FESTIVAL DE READING	12
JOE COCKER	16
FRANCKIE MILLER	18
ROCK N'ROLL STORY	21
FRANCK TENOT	24
KEITH MOON	26
JAMES DEAN	30
CITY BOYS	29
NEW	8
COMPTEUR A JAZZ	20



Jane BIRKIN



JANE

(je t'aime)

BIRKIN

« Je t'aime, moi non plus » : le tube d'un été. Des mots rava-geurs glissés dans le cou d'une adolescente. « 69 année éro-tique » n'avait été qu'un pré-lude. Le couple Gainsbourg/Birkin entrait à présent dans la notoriété. Mis à l'index, on l'immortalisait pourtant dans la rubrique drague, érotisme, hu-mour et scandale. Jane Birkin : un cliché noir et blanc sur la pochette d'un 45 tours. Au-jourd'hui, le cliché est toujours là, encadré, mis sous verre, ni jauni, ni flétri. Jane vient de se lever et nous offre du café. Le petit déjeuner du début d'après-midi. Une cigarette, une quinte de toux et un éclat de rire frais pour faire passer la gueule de bois que Gainsbourg, lui, moins habile que Jane pour ce genre de camouflage, vient traîner un moment au milieu de la discussion. Jane est à peine peignée, pas maquillée. Jane,

t-shirt, panier d'osier, le tout arrosé d'un large sourire. Jane au naturel. Un charme venu d'ailleurs, sur une voix pointil-lée d'intonations et de mots britanniques : une candeur qui vous séduit parce qu'elle est spontanée mais lucide.

UN PARFUM DE SCANDALE

E.D. — Les interviews, ça vous amusent, vous embêtent ou vous laissent indifférentes ?

Jane — Oh, ça m'amuse !

E.D. — Mais vous n'êtes pas gênée parfois par l'image que donnent de vous certains ma-gazines ?

Jane — Ah si, mais ça, c'est autre chose, je donne l'interview avec plaisir et après je fais « ARK », parce que la plupart des journalistes utilisent juste ce qu'ils voulaient savoir au départ, c'est-à-dire des choses assez limitées, que j'ai dites si souvent. Maintenant, je sais. Avant, quand j'étais en Angle-terre, il fallait expliquer à mes

parents qu'en fait j'avais dit autre chose et que ça avait été mal interprété ou juste coupé. En Angleterre, je suis la fille « qui a fait bien ailleurs ». Mais c'est seulement un phénomène de presse, les gens dans la rue ne me connaissent pas. Je n'ai pas arrêté de faire des choses qui ont choqué. J'ai commencé à 17 ans au théâtre. J'étais le symbole de l'innocence, j'étais violée dans une couchette. Mais ce qui a vraiment marqué, c'est Blow-up. Alors là, il s'agissait toujours de « Jane » entre parenthèse (Blow up) plus loin « Birkin », puis après c'était « Jane » entre paranthèses (Je t'aime) « Birkin ». Et après ça, le film, c'était vraiment le chapeau. Mais les anglais ne me connaissent pas. C'est juste un gimmick, un gimmick de presse.

E.D. — Vous pensez avoir scandalisé en faisant quoi ?

J. — Ce n'est jamais en faisant, c'est le résultat, après. « Je t'aime moi non plus », moi, je n'étais pas choquée en la chantant. Mais le rebondissement fut énorme, à l'époque, maintenant... Mais le succès a fait un peu oublié le côté choc. Les gens se sont mis à dire : « Ah oui, c'était quand même une belle mélodie ! ». Même les anglais l'ont compris. La BBC aussi. Mais lorsque c'était n° 1 au hit-parade, c'était joué par la BBC Light Orchestra, ce n'était pas notre version qui passait, bien que nous étions n° 1. Moi, je l'ai chantée parce que je ne voulais pas que ce soit quelqu'un d'autre qui la chante. Serge l'avait déjà chantée avec Bardot. Je trouvais la version très excitante. Mais

c'est par jalousie que je l'ai chantée pas pour le succès.

DES CHANSONS SUR MESURE

E.D. — C'est le seul fait de la rencontre avec Gainsbourg qui vous a lancée dans la chanson ?

J. — J'ai commencé par faire une comédie musicale, mais c'est pas ce qui m'a marquée en tant que chanteuse. Il fallait gueuler pour être entendu. Non, la chanson, c'est Serge. C'est vraiment lui. Moi je n'y aurais pas pensé. Il m'a écrit des choses sur mesure. Il a utilisé mes défauts, par exemple, je ne pouvais pas chanter très fort. Il a tourné ça en avantage.

E.D. — Est-ce que Gainsbourg vous consulte lorsqu'il écrit des chansons pour vous ?

J. — Il a des idées tout seul. C'est un bon guide, parce que si c'était juste mes idées, je ne

chanterais pas des trucs mélancoliques. Je sombrerais uniquement dans le nostalgique, c'est ce que je préfère. Et lui me fait des choses plus marquantes, qui varient, des chansons à double sens. Mais lorsqu'il me présente des chansons très bien structurées mais avec peu de cœur dedans, lorsque c'est juste une idée avec des mots, parfois, je lui dis : « Je ne pense pas que ce soit pour moi ». Par contre, il a parfois des chansons qu'il écrit pour quelqu'un d'autre qui les refuse, alors, parfois, je les chante.

E.D. — Et lorsqu'une chanson écrite pour vous ne vous convient pas, il la transforme selon vos idées ou il la met au panier ?

J. — Non, il ne met jamais rien au panier. Et c'est très rare qu'une chanson ne me convienne pas. Lorsque je dis : « Oh, ça, ça va marcher ! »

alors, lui, s'écrit : « Oublions-le, alors ! », parce que je n'ai pas du tout le sens de ce qui va marcher ou non, pas du tout. Moi, je pensais que les Variations sur Marilou seraient un succès dans toutes les boîtes de nuit, et « Sea, sex and sun », je n'imaginais pas que ça puisse être un succès.

EX-FAN DE L'ENFANCE NOSTALGIQUE DES SIXTEES

E.D. — Vous disiez que vous étiez nostalgiques ?

J. — Oui, d'une chose assez dangereuse, c'est une nostalgie d'enfance. J'ai toujours tendance à penser qu'avant, c'était différent. Le soleil, tout. Cette boule jaune, on la salit en grandissant. Heureusement j'ai trouvé autre chose. J'ai des enfants.

E.D. — Est-ce que c'est cette nostalgie qui vous laisse cet air de petite fille ?

J. — Je ne sais pas. C'est possible. Mais ça a changé. Parce que quand j'avais 17 ans, je voulais ressembler à d'autres personnes. La première personne qui a trouvé que j'étais pas mal comme j'étais, ça a été Serge. C'est pour ça que je lui dois pas mal. Pas seulement sur le plan professionnel où c'est évident, tout le monde le sait. Mais aussi sur le point de ma personnalité. Avant, j'achetais des faux seins, j'avais les cheveux longs, des yeux ma-

quillés. Et Serge a été le premier à dire : « Mais non, moi je trouve ça pas mal les petits yeux ». Alors, je n'ai pas changé mes petits yeux. Ça fait du bien, parce que c'est fatigant de toujours vouloir être comme quelqu'un d'autre. Mon père était horrifié, il me disait : « Tu vas te faire violer ! », parce que je mettais tant de maquillage.

E.D. — Les années soixantes, vous les avez vécues comment ?

J. — A l'internat. C'était un peu à part, parce que c'était sur l'île



de Wight. On avait le droit de danser les samedis soirs, entre filles évidemment et c'était le moment d'Elvis avec « Are you lonesome tonight ». Et « Little sister » aussi, parce que ça, c'était les vacances avec mon frère. On avait gagné un concours en chantant ça dans un hôtel suisse. Mais après, je suis retournée à Londres. J'ai été figurante dans un film qui a remporté le festival de Cannes. Puis les Beatles sont arrivés. Londres était alors très gaie à tous les points de vue. Pas seulement au niveau de la musique. Ça touchait à tout.

QUESTION DE MODE : LES ANGLAISES LA PORTENT MINI ET EXCENTRIQUE — LES FRANÇAIS ÉCOSSAISE ET IDENTIQUE DES HISTOIRES DE JUPON.

C'était aussi la mode des mini-jupes. Les anglaises étaient tout à coup le n° 1 de la mode que tout le monde regardait. Alors qu'avant, c'était la mode française, pour les françaises riches et les femmes de trente ans. En France, on n'a jamais porté les jupes aussi courtes qu'en Angleterre parce qu'on trouvait que ça charriait un peu trop. Les Français ont plus de goût. Mais justement, ce qui était formidable à Londres, c'était le mauvais goût. Sur les filles jolies, c'était pas mal évidemment les mini-jupes, de toute façon, elles auraient été bien aussi avec une paire de culottes sur la tête, c'est pas grave. Mais ce qui était formidable c'était de voir les filles libérées de toute inhibition. Des

grosses, des minces. Sur Kings Road, c'était formidable parce que sur leur visage il y avait un rayonnement de soleil.

E.D. — Vous étiez dans le coup, vous ?

J. — Oh la la, oui. Les mini-jupes, c'étaient vraiment un long t-shirt, chez moi, pas plus. Je suis même venue en 1968 pour le film avec ça. Quand je suis venue ici pour la première fois, à 16 ans, pour finir mes études, j'ai vu que toutes les filles étaient pareilles. Nous, on prenait l'autobus pour aller à l'école et les françaises regardaient nos souliers, parce que les anglais on les reconnaît aussi à leurs souliers, ils ne collent jamais avec la jupe. Elles, elles portaient toutes les mêmes chaussures, même si c'était la copie achetée à Prisunic, des petits souliers avec une chaîne et puis des bas blancs, très farineux et des jupes écossaises que les anglaises ne portent jamais, puis

des pulls couleur bordeaux, avec un cardigan bordeaux aussi et un collier de perles et des boucles d'oreilles assez grosses et un sac sur l'épaule avec une chaîne et une écharpe nouée dedans. C'était chic ! mais toutes pareilles !

POGO-RADIO-TV SHOW

E.D. — Lorsque vous retournez en Angleterre vous suivez ce qui se passe au niveau musique rock ?

J. — Non, plus tellement, parce que je vais à Londres pour travailler et je n'y reste qu'une semaine.

E.D. — Et en France ?

J. — Oui, je suis, parce que je mets la radio, toutes les nuits. On écoute Pogo qui finit à deux heures du matin, et puis ce qu'il y a avant. J'aime bien la radio, parce qu'on n'a pas le choix des disques. On n'est jamais perdu avec une radio. Il y a toujours quelqu'un dans une

cabine quelque part qui vous met de la musique.

E.D. — Et la TV ? Vous aimez vous voir à la TV ?

J. — Non pas beaucoup. J'aime quand c'est en direct parce qu'on ne se voit pas. J'aime pas revoir les films non plus. Lorsque les gens me demandent de venir voir une projection privée, je n'aime pas. C'est une héliote, des gens du métier. Et si vous allez dans une salle de cinéma et que les spectateurs ne vous ont pas reconnus, ils sont capables de dire une chose horrible et vous l'entendrez. Et sur cassette, toute seule, c'est trop tard. C'est déjà fait.

E.D. — Mais vous aimez faire des TV ?

J. — Oui, je trouve ça rigolo. J'aime faire des émissions entières comme dans le temps des Tops, parce qu'on nous demandait nos idées et Serge a de bonnes idées : dans un sous-sol d'un garage ou dans une backstreet de Londres ou de New York, ça c'était vraiment épatant parce que nous pouvions faire ce que nous voulions et c'est rare. On avait carte blanche. C'était comme un petit film et vous pouviez inviter les gens que vous aimiez. C'était un tout. C'était constructif, marrant. Moi, j'adorais ça. Normalement, on doit passer dans le décor qui est là.

PROSTITUEE, SAINTE ET MENTEUSE MAIS PAS ASSEZ DE CULOT

E.D. — Qu'est-ce qui vous attire le plus, le cinéma ou la chanson ?

J. — Le cinéma, c'était mon métier. Ça m'amuse et on peut jouer d'autres personnages. Ce n'est pas moi. On peut tout faire. On peut être prostituée, sainte, c'est formidable. Mais c'est aussi un peu lâche parce qu'on n'en subit pas les conséquences. Mais c'est le métier idéal pour quelqu'un qui m... Quand j'étais jeune, je ne disais pas la vérité. Je mentais. Maintenant, on me paye pour mentir ! C'est le métier idéal pour



moi la chanson, c'est parallèle. Mais, alors là, c'est vraiment moi.. Serge l'a écrit pour moi. C'est une sorte d'extension de mon caractère qui est presque nécessaire. Je n'aurais jamais eu le culot de le faire avant. Mais la façon dont le Serge écrit, ça c'est moi. Je n'aurais jamais non plus le culot de chanter sur une scène. Je serais beaucoup trop paniquée. La façon dont je le fais avec les radios et la TV, c'est parfait.

E.D. — Pourquoi, vous êtes timide ?

J. — Oui, devant les gens comme ça, oui. Je peux faire des trucs casse-cou. Ça oui. Mais pas chanter en public. Je n'ai pas la voix pour ça, ni le métier pour ça. Mais c'est pas mal de faire la chanson en parallèle, parce que ça m'amène un public qui n'a pas vu mes films, comme les petites filles de 8 à 14 ans. En France, ce n'est pas honteux de faire les deux : du cinéma et de la chanson. Bardot l'a fait et d'autres aussi. Tandis qu'en Angleterre, vous n'êtes pas prises au sérieux comme actrice si vous chantez. Par contre, j'aimerais bien faire une petite comédie musicale, assez noire, dans un petit théâtre, un peu l'ambiance des tops que l'on faisait avec Carpentier. Et je pense que les Français aimeront parce qu'ils n'apprécient pas trop les comédies musicales américaines. Là il y a un style à trouver.

BOWIE : UNE HISTOIRE DE VERRES DE CONTACT

E.D. — Quels sont vos projets immédiats ?

J. — Je vais commencer en novembre un film avec Trintignant, en Suisse, un drame. Après, je vais faire une comédie à la fois triste et marrante, et, en janvier, je pense, je fais le film de Serge qui est carrément noir. C'est formidable, tous les genres, en six mois !

E.D. — Gainsbourg a contacté Bowie pour le film ?

J. — Non, pas encore, parce qu'avant je vais sans doute faire un film américain dans lequel je suis un martien. David Bowie va également être un martien. J'ai dit à Serge qu'il me faudrait mettre des verres de contact et être peinte en or jusqu'au pied. Et il m'a répondu : « Je m'en fout des verres de contact, tout ce que je veux, c'est le contact avec Bowie, fais-le ! ».

SUR LE NIL DANS LA DEPRIME LES RIMES DE GAINSBURG SONT FERTILES

E.D. — Pensez-vous d'une façon ou d'une autre avoir influencé Gainsbourg sur ses compositions musicales ?

J. — Oh non. Je ne pense pas. Ou bien, c'est une influence malgré moi. Ce qui est bizarre, c'est qu'il écrit très bien lorsque je suis en tournage ailleurs.

Il râle parce qu'il me suit. J'ai fait un film en Italie qui était une vraie merde et quand j'étais là-bas, j'ai téléphoné à Serge en SOS en lui disant de venir parce que c'était intenable. Il a trouvé ça lui aussi intenable et il ne m'a pas parlé pendant deux jours. Il regardait les détails de la chambre. Tu sais comme son œil est facilement choqué. C'était déprimant. Je lui ai pris une petite chambre à part pendant que moi j'allais tourner, et dans cette chambre, dans la déprime totale, il a écrit « L'homme à la tête de choux » parce qu'il y avait du lino par terre, l'extincteur d'incendie dans le couloir, et puis il avait une certaine haine. Melody Nelson, il l'a écrit lorsque je faisais le tournage d'un film également mauvais à Oxford. Il se trouvait piégé en Angleterre, coupé de tout et il a écrit Melody Nelson. Et c'est à Aix-en-Provence qu'il a écrit le scénario de « Je t'aime moi non plus », alors que moi je

tourne « La moutarde me monte au nez ». Et lors du tournage sur le Nil que je viens de faire en Egypte, il m'a suivi. Il était dans une petite chambre ou plutôt dans le bar. Et il a écrit son prochain scénario parce qu'il n'avait rien d'autre à faire. Alors qu'ici, c'est tellement beau qu'il reste assis épaté. C'est sûr. En Egypte, il a fait marrer toute l'équipe anglaise qui était dans la déprime totale de leur pays. Il est resté jusqu'à cinq heures du matin en jouant au bar tous les thèmes de la première guerre mondiale. Il ne les connaissait pas, mais eux commençaient à chanter : « I want to go home » et avec des lyriques extrêmement prudes. Et Serge a suivi jusqu'à cinq heures du matin.

PAS DANSEUR, MAIS ROULEUR

E.D. — Quels sont les gens avec qui vous êtes vraiment liés ?

J. — Il n'y en a pas beaucoup. Cinq peut-être. C'était des amis de Serge qui m'ont acceptée. Parce que les autres, quand quelque chose arrive... Quand notre chien est mort, on a téléphoné, comme ça pour parler avec quelqu'un et presque toutes les personnes que l'on appelait répondaient : « Bon, à part ça, comment ça marche ? ». Voilà, à part ça, à part ça... « Achetez-en un autre ». Mais ça ne veut pas dire qu'on ne rigole pas. On sort, et Serge est difficile à récupérer avant l'aube. On va souvent en boîte, pourtant Serge ne danse pas... enfin si, il roule... par terre ! Il n'est pas un danseur, mais s'il est bien parti, il est rigolo. Et puis parfois, on va dans des brasseries. (Raspoutine) pour y casser des verres et où Serge retrouve ses origines.



EMANCIPE, QU'EST-CE QUE C'EST ?

E.D. — Vous vous sentez adulte, plus adulte que Gainsbourg ?

J. — Parfois, oui, mais je préfère autant pas. Je n'aime pas tellement les responsabilités. Mais j'ai des trucs qui sont mes oignons. J'ai gagné ma vie depuis que j'ai 17 ans. J'ai toujours aimé, parce que maintenant, j'ai ma maison à la campagne qui est à moi. Parce qu'ici, il ne vaut mieux pas bouger les objets ça le rend malade.

E.D. — Il est maniaque ?

J. — Oui, complètement. Mais il me dit que moi je suis maniaque aussi pour le désordre total, ce qui est exact. J'ai ma chambre qui est complètement bordellique et il ferme la porte parce que ça lui fait mal aux yeux, ça le navre. En plus, lui, il a un désordre ordonné, ce qui est encore pire parce qu'on ne sait pas ce qu'on a touché, ce qui a changé de place. Alors, j'ai ma maison à la campagne et ici, j'ai ma chambre, comme ça, personne ne fait de concession.

E.D. — Vous vous sentez émancipé ?

J. — Émancipé, qu'est-ce que c'est ?

E.D. — C'est le mot clé du MLF.

J. — Ah oui, j'en n'ai pas l'air, oui, j'ai plutôt l'air du contraire. Mais j'aime bien les causes, les idées de libération féministe, l'avortement etc. Ce que je n'aime pas c'est les cliques. Je n'ai jamais aimé les cliques. Mais en fait, c'est une idée de fausse indépendance que j'ai, parce que je n'aimerais pas être réellement indépendante, mais j'aime avoir les allures d'indépendances que l'argent vous donne et que les idées vous donnent.

BLANC ET MITEUX SOUS LE PARASOL : CLIN D'OEIL DE JANE A SERGE

E.D. — Est-ce que vous êtes aussi pessimiste que Gainsbourg ?

J. — Je pense moins. Je ne sais pas s'il l'est vraiment, parce que lui aussi, il joue. Mais il l'est sans doute profondément. Ça explique pas mal de choses, mais ça fait un peu peur. Il y a une autodestruction là-dedans qui fait peur. C'est dommage d'avoir des pépins de santé. Il trouve ça rigolo, mais... c'est pas rigolo de claquer.

E.D. — Surtout pour ceux qui restent.

J. — Oui, c'est inimaginable. Il me dit parfois qu'il est pessimiste. C'est pour ça qu'il est si gai. Je pense que c'est peut-être une caractéristique slave, et surtout le fait d'être sans racine. C'est curieux d'être sorti en orbite, comme ça. Ça joue aussi sur son sens de l'humour qui a le côté judéo-américain comme Woody Allen et Mel Brooks, une sorte d'humour noir, la dérision. Mais ce qui est passionnant, c'est que c'est destructeur et en même temps assez sentimental. Serge est un homme pour lequel d'autres hommes peuvent avoir de la tendresse, parce qu'il n'est pas macho. Il ne bombe pas la poitrine sur les plages. J'ai horreur de ça, ça m'écœure. J'adore les hommes qui ont un côté un peu féminin, pas efféminé, une sensibilité féminine. D'ailleurs, c'est le cas de la plupart des écrivains ou des gens qui essaient de s'exprimer. Ce côté féminin qui fait qu'ils ont des complexes. C'est beau les complexes. C'est beau les gens qui n'en ont pas, moi je fuis. C'est ennuyeux.

E.D. — Qu'est-ce que vous avez, vous, comme complexes ?

J. — Oh, les miens sont connus.

E.D. — Et ceux qui le sont moins ?

J. — Je n'ai pas, moi, un côté très féminin, non plus, ce qui fait qu'on se rejoint Serge et moi. C'est pourquoi « Je t'aime moi non plus », son film. Il y a quelque chose de vrai là-dedans. En tout cas, moi, je me sens pas macho-féminine, non plus. Je ne bouscule pas avec la poitrine. Le côté homme-homme, ça me fout des complexes. Même le côté... les gens qui sont bronzés, qui ont bonne mine sur les plages, des hommes dans leur culotte. J'aime pas ça non plus. C'est curieux, mais de plus en plus, j'aime celui qui est un peu miteux en-dessous du parasol et qui n'ose pas. Qui n'ose pas parce que ses jambes sont blanches. Je trouve ça mignon. Des sensibilités, ça se voit tout de suite sur les gens et les complexes se rejoignent.

Jane Birkin nous aurait encore parlé longtemps ainsi. Mais Gutter (gouttière en français), le chat à l'oreille cassée, commençait à montrer des signes d'impatience. Quelques photos pour lesquelles Jane se plaît à poser, un bref tour d'horizon dans la « chambre bordellique » et la conversion se dilue dans une dernière tasse de café.

Elisabeth D.

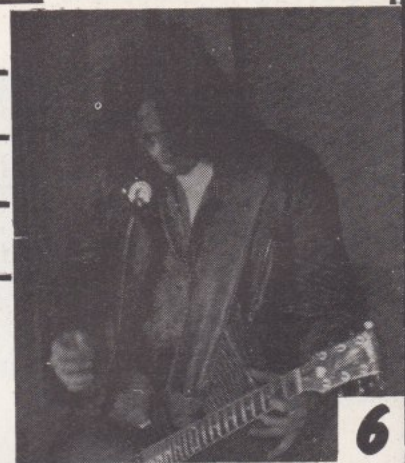
(Photos Gilles BASCOP)



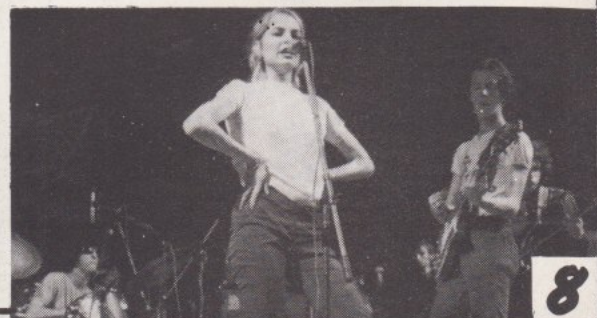
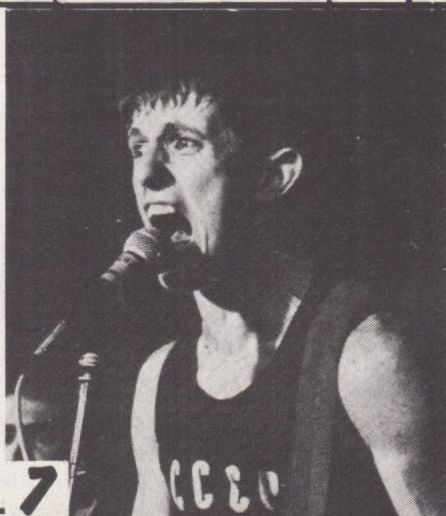
HITS



1	<i>Telephone</i>	par	<i>Telephone</i>
2	<i>Saturday Night</i>	par	<i>Ganafoul</i>
3	<i>In the fast lane</i>	par	<i>Little Bob</i>
4	<i>OK Carole</i>	par	<i>Bijou</i>
5	<i>Vampire Rock</i>	par	<i>Shakin Street</i>
6	<i>Same player shoot again</i>	par	<i>Trans Europe Express</i>
7	<i>Starshooter</i>	par	<i>Starshooter</i>
8	<i>Stinky Toys</i>	par	<i>Stinky Toys</i>
9	<i>Black Stamp</i>	par	<i>Factory</i>
10	<i>Ile de fièvre</i>	par	<i>Shylock</i>



**ALBUMS
FRANÇAIS**



HITS



1



2



3



5

1	<i>Some Girls</i>	par	<i>Rolling Stones</i>
2	<i>Van Halen</i>	par	<i>Van Halen</i>
3	<i>Darkness on the Edge of Town</i>	par	<i>Bruce Springsteen</i>
4	<i>Hôtel California</i>	par	<i>Eagles</i>
5	<i>Double vision</i>	par	<i>Foreigner</i>
6	<i>Saturday Night fever</i>	par	<i>Bee Gees</i>
7	<i>Never Mind the Bollocks</i>	par	<i>Sex Pistols</i>
8	<i>Parkerilla</i>	par	<i>Graham Parker</i>
9	<i>Grease</i>	par	<i>Various Artists</i>
10	<i>Alive II</i>	par	<i>Kiss</i>



4



6

ALBUMS
ETRANGERS



7



8

Regroupement chez les anciens
DEEP PURPLE :

DAVID COVERDALE

rejoint par

JON LORD

White Snake, le groupe formé par David Coverdale, le dernier chanteur de Deep Purple, vient de recevoir le renfort de John Lord qui était l'organiste du



David COVERDALE



Jon LORD

même groupe. White Snake n'avait pas jusqu'à maintenant d'organiste à plein temps. Jon Lord depuis la fin de Deep Purple a joué dans plusieurs groupes, dont P.A.L. (Paice-Ashton-Lord) et le backing-band de Maggie Bell, sans réussir à trouver un groupe qui lui convienne vraiment. La composition actuelle de White Snake est donc : David Coverdale (vocaux), Jon Lord (claviers), Mick Moody (guitare), Bennie Marsden (guitare), Neil Murray (basse) et David Dowie (batterie). Pour célébrer l'arrivée de Lord, le groupe ne s'appellera plus David Coverdale's White Snake, mais White Snake tout court. Un album enregistré par la nouvelle formation doit sortir fin octobre-début novembre, il s'appellera « Hit and Run ».

CELLULOID HEROES

SATURDAY
NIGHT FEVER

GREASE

JESUS
CHRIST

SUPERSTAR

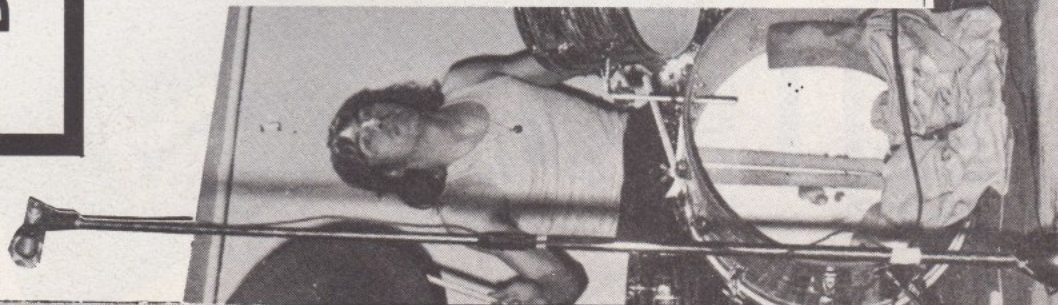
Le succès actuel de « Saturday night fever » et « Grease » n'arrête pas de provoquer de nouveaux projets de films musicaux, la vague actuelle n'est pas prête d'arrêter de déferler. Pour Street Messiah, un film qui sera tourné dans les rues de Londres, le réalisateur William A. Levy envisage une distribution qui comprendrait Bruce Springsteen, Olivia Newton-John et John Lennon. Elton John et Rod Stewart doivent tourner un film du nom de Jet Lag, qui pourrait aussi bénéficier comme « Certains l'aiment chaud » de la présence de Jack Lemmon et Tony Curtis. Phil Walden, directeur de Capricorn Records et ancien manager d'Otis Redding est en train de mettre la dernière main au scénario de Otis Redding Story. Alice Cooper et Wolf-

man Jack (reremember « American Graffiti ») préparent une comédie musicale d'épouvante. Robert Stigwood, l'homme derrière cette mode, a pour sa part quatre films en chantier, pas moins : une deuxième partie de « Saturday night fever », avec éventuellement Travolta, une suite de « Grease », une adaptation d'« Evita », une comédie musicale des auteurs de « Jesus Christ Superstar » qui marche très fort en Angleterre, et un film sur la vie de Kennedy. Pour finir, une petite anecdote : Olivia Newton-John devait jouer un rôle dans « Sergeant Peppers », mais Peter Frampton s'y est opposé car elle est nettement plus grande que lui et il se sentait ridicule, dominé par une femme.

BLOODY MARY :

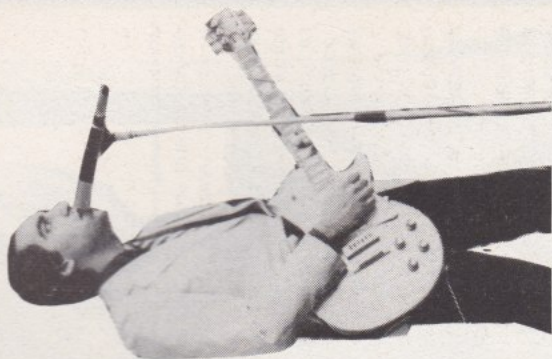
UNE BANDE DE KILLERS

Bloody Mary, un des groupes français qui monte, va bientôt se lancer dans une grande tournée. Bloody Mary est un trio originaire du Mans qui pratique un hard rock très violent. Ses membres sont Jimmy Heudes qui joue de la basse et chante, Paulo Leclerc qui bat et chante et Nano Oger qui est soliste et chante également. Le groupe interprète ses compositions originales et quelques reprises bien choisies. Cela fait deux ans que le groupe tourne, essentiellement dans l'ouest, ce qui explique sa très grande cohésion. Ils ont donné deux concerts à la prison du Mans, un endroit pas banal pour un groupe de rock. Ils doivent apparaître sur la même compilation Crypto que Dallas Gang, en compagnie également de Kildozer le groupe Lyonnais, Speed Queen et Warm Machine, avec deux titres qui combleront tous les amateurs de rock bien speedé : « No one is real » et « Killer Boogie » le bien nommé.



Bloody MARY

LA GUERRE DES GANGS

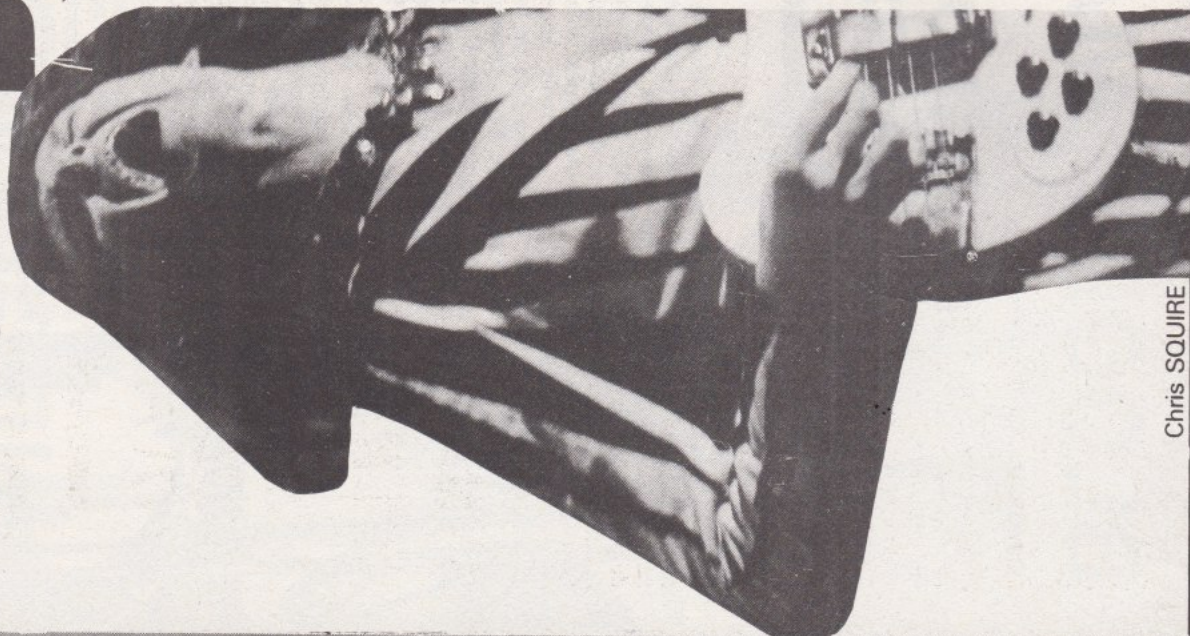


Patrick DALLAS

Alors que le Tyla Gang vient de sortir son nouvel album « Moonproof », Dallas Gang repart de plus belle avec un nouveau personnel. A Patrick Dallas (guitare et chant) le caïd du gang viennent se rajouter « Mino » Quertier le cognear impitoyable bien connu pour les ravages qu'il a effectués au sein de la bande connue sous le nom de Little Bob Story, Alain Nadaud (piano) et Philippe Clément (basse), anciens accompagnateurs de Gérard Gauche. On pourra écouter les deux premiers témoignages discographiques de Dallas Gang nouvelle formule sur une compilation de groupes français qui doit sortir incessamment chez Crypto. Dallas Gang nous prépare une grande tournée pour novembre (contact : Guy Plasiard au 672.18.72), si vous ne connaissez pas encore leur power-rock ce sera l'occasion ou jamais.

HAPPY
BIRTHDAY
TO YOU

YES 10ème anniversaire



Chris SQUIRE

Cela fait déjà dix ans que le groupe Yes s'est formé dans un Londres qui se remettait tout juste du choc psychédélique. Le groupe actuel comprend encore deux de ses membres originaux, Jon Anderson et Chris Squire, Steve Howe les ayant rejoints en 1970, Rick Wakeman en 1971 et Alan White en 1972. Pour fêter ce dixième anniversaire, Yes sort son dixième album, du nom de « Tormato ». Les titres en sont « Futures Times », « Rejoice », « Madrigal », « Release Release », « Arriving Ufo », « Circus of heaven », « Onward », « On the Silent wings of Freedom » et « Don't kill the whale ». D'après Jon Anderson, « Tormato » devrait être un album assez dans le style de « Going for the one » la chanson, c'est-à-dire à tendance plutôt rock. « Don't kill the Whale » (ne tuez pas les baleines) sort également en 45 tours, une fraction du prix de chaque disque étant versée à l'organisation Greenpeace qui essaie de défendre ces cétacés et de faire interdire leur chasse. Toujours pour célébrer cet anniversaire, Yes donnera trois shows au Wembley Arena de Londres les 26, 27 et 28 octobre avec une scène tournante, Jon Anderson étant perché sur un terre qui tourne dans le sens opposé au reste du groupe.

Chris SQUIRE



On se doutait bien que tout n'allait plus pour le mieux au sein des Modern Lovers le groupe de Jonathan Richman qu'on a vu pour la première fois à Paris fin avril. La nouvelle du départ de D. Sharpe le batteur qui a rejoint le groupe de Carla Bley était bien un signe, à son tour Jonathan Richman vient de quitter le groupe. Il a l'intention de se produire désormais en solo. Cependant, un dernier album de Richman avec les Modern Lovers va bientôt sortir chez Beserkeley, « Modern Love Songs ». On ne connaît pas encore les projets de Asa Brebner le bassiste et Leroy Radcliffe le soliste. De toute façon, le départ de Jonathan Richman signifie la dissolution du groupe, car il en était l'âme, le compositeur, le chanteur et fondateur.

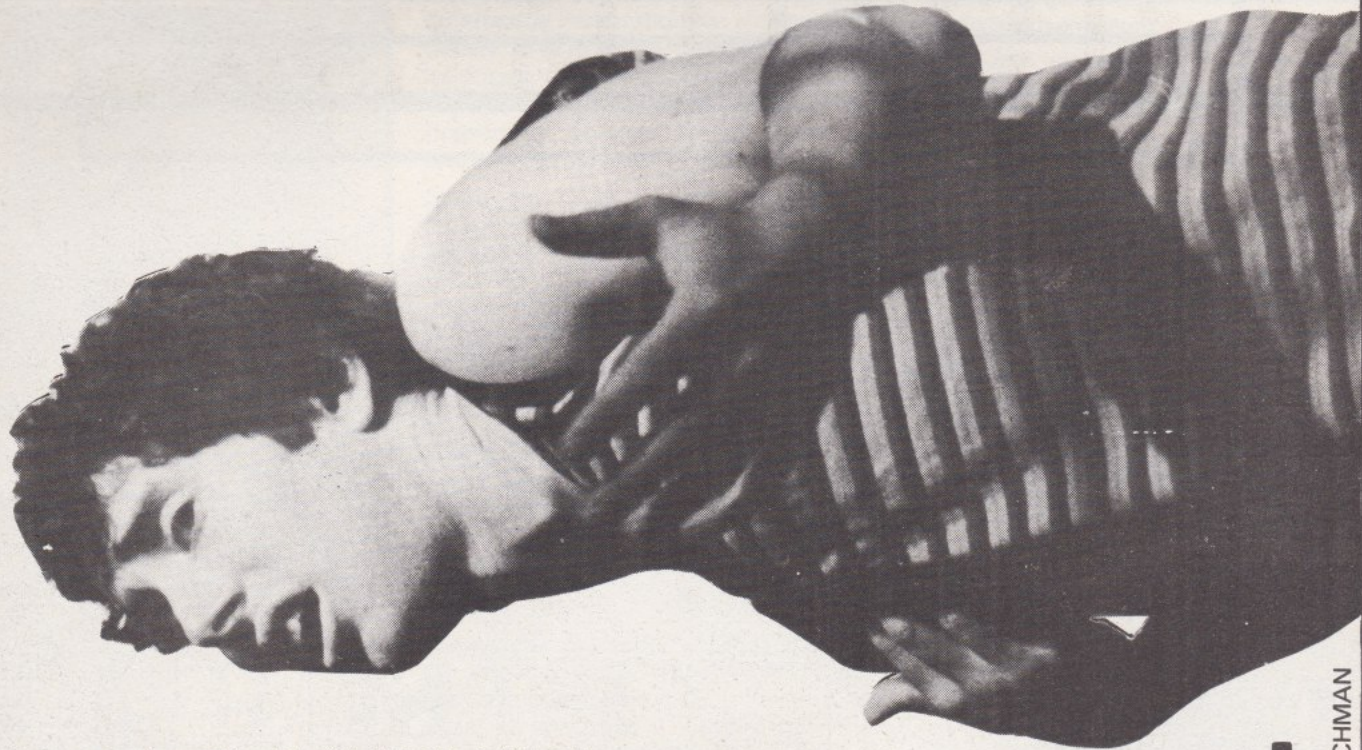
JONATHAN RICHMAN

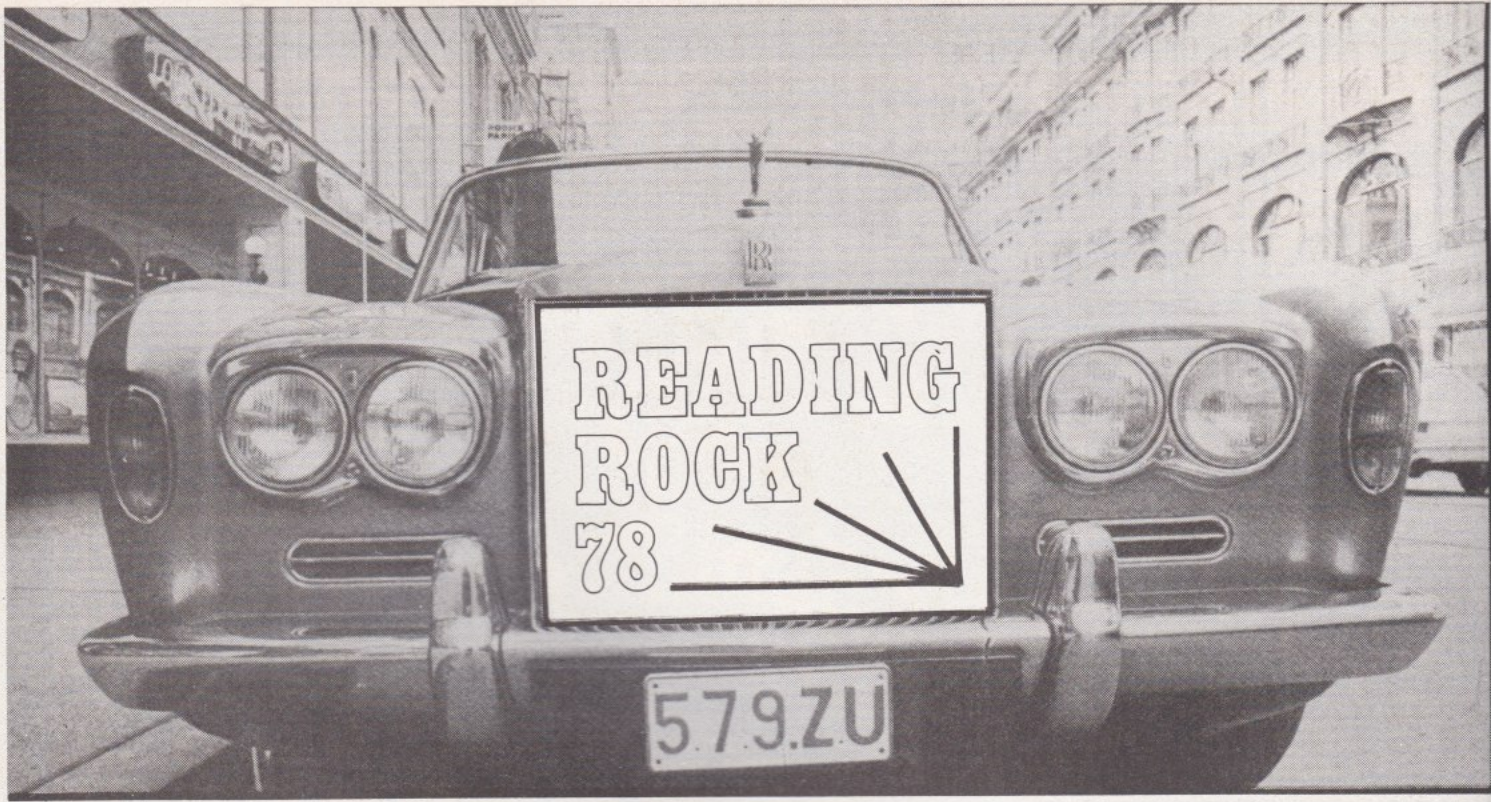
SANS
MODERN
LOVERS

Jonathan RICHMAN

en bref!...

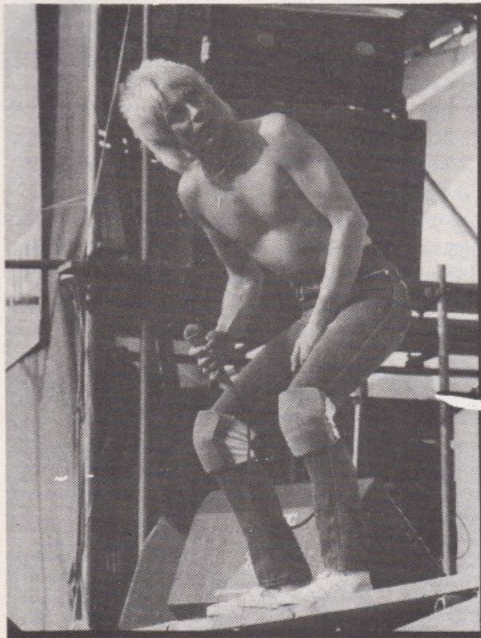
- Joe Strummer (Clash) pas content du tout : on l'a pris pour John Travolta dans les rues de L.A.
- Patti Smith a laissé tomber Alan Lanier (Blue Oyster Cult) à qui elle est mariée. Elle sort actuellement avec Sonic Smith.
- Départs chez les Darts : Hammy Howell le pianiste est retourné à ses études musicales et Den Hegarty leur chanteur fou est retourné à sa vie de famille.
- Les Stranglers enfin autorisés à jouer à Londres
- Todd Rundgren est le producteur du prochain Tubes.
- Paul Inder (onze ans) qui a joué au festival de Reading n'est autre que le fils de Lemmy (Motorhead).
- Steeleye Span qui s'est séparé au printemps va sortir un album live posthume : « Live at Last ».
- John Potter n'a pas perdu de temps pour reformer un nouveau groupe après son départ des Solid Senders de Wilko Johnson. Il s'appelle Potter's Clay et comprend outre Potter (claviers, vocaux), Mike Maynard (chant), Buzz Barwell (drums), John Raymond (bass) et John Batty (guitare).
- Le groupe actuel de Gabriel doit avoir de l'allure avec deux crânes rasés (Tony Levin et Sid Mc Ginnis) et un skinhead (Gabriel lui-même).
- Rainbow a des ennuis en faisant la première partie de Reo Speedwagon aux USA : à Atlanta, le manager de Reo a fait rallumer les lumières dans la salle alors que Rainbow n'était en scène que depuis dix petites secondes.
- Nouveau supergroupe en vue avec Corky Laing et Felix Pappalardi, ex Mountain, et Ian Hunter et Mick Ronson, ex Mott the Hoople. Ronson dément que le groupe s'appelle Mott the Mountain.
- Beaucoup de bruit à Londres autour de Punishment of Luxury, un tout nouveau groupe.
- Debbie Harry a démenti les rumeurs selon lesquelles elle épouserait son guitariste Chris Stein, les fans masculins de Blondie peuvent encore espérer.
- Carlie Mc Coy n'a laissé personne toucher à son dernier 45, « Fair and tender love » : il en a assuré la production, l'arrangement, tous les instruments et toutes les voix, en plus du travail d'ingénieur du son.
- On a déjà vendu plus de 22 millions d'albums de « Saturday night fever » aux USA, soit plus que les ventes combinées de « Tapestry » de Carole King, « Rumours » de Fleetwood Mac et « Frampton comes alive », les trois albums à s'être le mieux vendus après.
- Des charters ont été organisés depuis la Grande-Bretagne pour venir voir Genesis à la fête de l'Huma.
- La programmation de « Feedback », l'émission de Bernard Lenoir sur France Inter est plus rock et new wave depuis son retour de vacances.
- « Fini le tilleul-menthe, place à la nitroglycérine » l'a-t-on entendu dire.





Un festival de rock à Reading, ce n'est pas un événement exceptionnel, c'est la dix-huitième année que ça arrive, cette édition a été marquée par l'entrée en force de la New Wave, qui fait maintenant partie intégrante du rock, au même titre que les autres courants. Et exceptionnellement, il n'est pas tombé une goutte de pluie les 25, 26 et 27 août, alors que Reading a la réputation justifiée d'être le plus humide des festivals.

Beaucoup de punks pour le vendredi, aussi bien dans les groupes qui passaient que dans le public, fort environ de trente mille unités. Les choses commençaient (mal) avec un nommé Denny O'Brien, un peu dans le genre Cat Stevens, qui a cassé les pieds de tout le monde avec ses ballades sirupeuses. Les Automatics peuvent être rangés à mi-chemin entre le punk et le power-pop, ils sont assez réussis dans le genre jeunes, frais et dynamiques. Comme la plupart des autres groupes qui sont passés le vendredi, ils ont eu à souffrir d'un mixage très défectueux, alors que les jours suivants, il n'y a pas eu de problème de ce côté, le



Radio Stars

son étant bon. Sans doute, les organisateurs ont-ils trouvé que c'était toujours assez bon pour des punks. Les New Hearts ont reçu un bon accueil, surtout pour avoir invité ceux qui leurs balançaient des boîtes de bière à s'expliquer avec eux sur scène, et avoir joué « Hallelu-



Penetration

jah I love her so » de Ray Charles à la manière Humble Pie, avec nettement moins de muscles cependant. Radio Stars a confirmé son manque de finesse sur scène, leur hard rock sans nuances manque décidément du charme pop de leur album.

Penetration marquait le début des choses sérieuses. Pauline la chanteuse est très influencée par Patti Smith, la seule reprise qu'effectue Penetration est d'ailleurs Free Money, et la musique hésite entre punk et hard rock, quelquefois un peu maladroite, mais néanmoins intéressante. Penetration possède un potentiel certain, mais il leur reste des progrès à faire.

Sham 69 est à peu près inconnu en France, mais en Angleterre, possède un énorme contingent de fans, dont beaucoup de skinheads. Jimmy Pursey leur chanteur a du charisme à revendre, il empêche Sham d'être juste un groupe punk de plus, et il n'a pas hésité à faire monter une centaine de skinheads sur la scène, le groupe jouant au milieu d'eux. Chaque chanson est un hymne sur un problème concret, que ce soit l'Irlande ou le foot. Pour le rappel, Sham 69 a été rejoint par Steve « je n'ai-jamais-été-un-hippie » Hillage, qui a eu ainsi l'occasion de faire remonter sa crédibilité punk. La chanson « If the kids are united » sur laquelle Steve a fait le bœuf est justement un appel à l'union de tous les jeunes, punks, hippies, skinheads, cheveux longs, teds, un message d'actualité qui est le

même que celui du Tom Robinson Band. Les Pirates, qui ont été les premiers bénéficiaires de la vidéo géante qui permettait aux spectateurs les plus éloignés d'avoir une idée de ce qui se passait sur scène, n'ont eu aucun mal à obtenir l'adhésion du public. Le rock'n'roll, quand il est bien joué, ce qui est le cas avec ces vieux de la vieille, plaît toujours, tout le monde était heureux de reprendre en chœur, « All in it together » de circonstance ou « Shakin' all over ».

Ultravox ! Les petits chéris du Marquee Club, organisateur du festival, ont reçu un accueil beaucoup plus frais. La qualité de leur musique n'est pas en cause, simplement, elle est beaucoup trop subtile pour bien passer en festival, une petite salle est plus appropriée pour eux. En plus, ils n'ont pas choisi la facilité en interprétant nombre de nouvelles compositions, à la hauteur des anciennes. Leur musique est une des plus pessimistes que l'on puisse entendre actuellement, très froide et distanciée, une musique d'après l'holocauste nucléaire, d'une beauté terrifiante, comme John Foxx le chanteur au regard halluciné, un véritable « alien », l'homme-qui-venait-d'ailleurs.

Les Jam qui passaient en vedette ont cassé la baraque, ils ont fait voler en éclat toutes les critiques qu'on pouvait leur adresser en déployant des trésors d'énergie plus d'une heure durant, nous balançant leurs brûlots à travers la gueule, avec une détermination que je ne leur connaissais plus. C'est devant leur public qu'il faut voir les Jam, ils sont exactement à sa hauteur, pas devant des froggies qui leur balancent des canettes comme à Paris. Les Jam peuvent devenir un grand groupe, pour le moment, ils ne le sont pas



Sham 69

encore à tous les coups, mais après tout, cela contribue à leur charme.

Le lendemain, c'était le jour du Quo, pas d'erreur possible, les autres groupes étaient là pour amuser la galerie, et les trois quarts du public n'étaient venus que





The Pirates

pour les rois du boogie (?). Les Speed-O-Motors ont fini de réveiller le public avec leur power-pop qui n'oublie pas l'ingrédient power, Jenny Darren a fait un grand numéro de pute, elle possède une voix pas mauvaise, très puissante, mais s'en sert pour faire de la soupe. Next a montré qu'il est une sorte de Mona Lisa anglais, prétentieux et pompeux, avec un chanteur à costumes qui a trop regardé Gabriel.

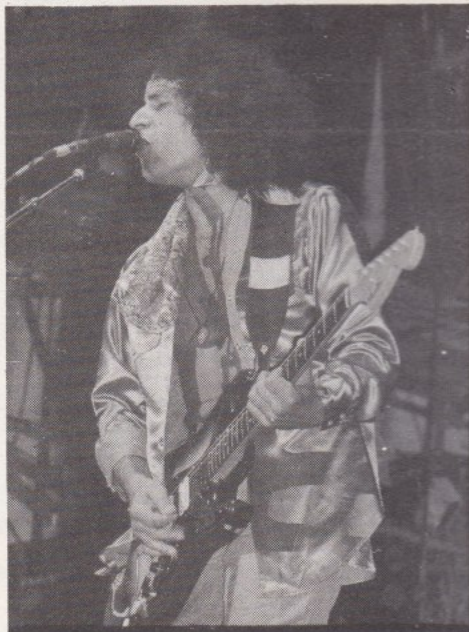
Le mélange d'humour (beaucoup), de musique sixties sucrée (très), et des jolies filles que sont les Gruppettes (à croquer) n'a pas manqué de plaire, les Hollandais de Gruppo Sportivo s'en sont très bien tirés. Le contraire aurait été surprenant, Gruppo Sportivo est un des groupes les plus réjouissants qu'on puisse voir actuellement sur une scène.

Nutz est un de ces groupes de hard-rock de série Z comme seuls savent en produire les Anglais, ils sont si mauvais et frimeurs qu'ils réussiraient presque à vous faire aimer UFO ou Nazareth. Pas un seul plan original, leur musique n'est que l'accumulation des pires poncifs du hard-rock, jusqu'au solo de batterie archi-nul emballé de phasing. Le pire, c'est que ça a plu, ils ont même eu droit à un rappel. Il faut dire que M. Rossi du Quo produit leur prochain simple, c'est une indication du niveau.

Après ça, la musique du Greg Kihn Band rafraîchissait agréablement les oreilles. Greg Kihn est un Californien de l'écurie Beserkeley (gage de qualité) qui fait une musique ensoleillée, gentiment musclée, qui regorge de chouettes mélodies et de solos de guitares qui chantent. Tout ça sans mièverie aucune, il ne faudrait pas confondre Greg Kihn avec les effroyables producteurs de musique au mètre de L.A., il est de San Francisco, nuance capitale. Greg Kihn a même réussi à faire apparaître le soleil qui boudait jusque-là.

Lindisfarne a retrouvé sa popularité d'il y a six ans, son mélange de folk-rock-boy-scout et de démagogie crasse a fait la quasi-unanimité, tant mieux pour eux, le coup de la reformation marche, à eux les Livres Sterling.

Spirit a donné le seul moment magique du festival. Ces Californiens ne sont pas des



Spirit

survivants attardés de l'ère des hippies, ils sont bien vivants. On a beaucoup comparé Robin Trower à Hendrix, et Frank Marino le clown de Mahogay Rush se prétend sa réincarnation. On se demande comment c'est possible, alors que si quelqu'un peut se réclamer du grand Jimi, c'est Randy California, le seul détenteur de l'esprit d'Hendrix, the Spirit. C'est le seul qui puisse se permettre de jouer de la guitare avec les dents ou derrière la tête sans qu'on crie au plagiat. Cependant, c'est bien la musique de Spirit que California joue, pas celle d'un mort. Et Spirit, ce n'est pas que California, il y a aussi un formidable bassiste du nom de « Fuzzy » Knight, l'égal de Jack Bruce ou de Tim Bogert, et bien sûr, Ed Cassidy le batteur chauve, le beau-père de California, l'autre membre du Spirit originel, monstre de technique et de sobriété. Ensemble, ils font une musique suprême-

ment inspirée, légère ou heavy selon les moments, entraînés par les sons de guitares inouïs de California. L'heure qu'ils ont joué, de Electro Jam à Wild Thing, a paru durer cinq minutes, et ils ont recueilli une des plus grosses ovations du festival.

Après ça, les Motors paraissaient bien faibles avec leur musique au ras des pâquerettes. Ils font bien leur truc sur scène, ceux qui aiment les Motors, groupe de Rock puissant, ne seront pas déçus, la guimauve de leur second album est mise au rencart, sauf pour Airport of Course. Mais ils semblent quand même bien limités dans ce style, toutes leurs chansons se ressemblent un peu trop, et vocalement s'est plutôt faiblard. Ils leur manquent un peu de cette chose indéfinissable qui s'appelle la grâce.

Remarquez bien qu'à ce niveau, on ne sait plus que dire de Status Quo. S'il y a des mots qui détonnent à côté de Status Quo, ce sont bien grâce, charme, feeling ou goût. Le Quo, c'est vraiment le boogie sans âme, le groupe monolithique jusqu'à l'abrutissement, le degré zéro de la musique. Tout est dans le petit doigt de Parsitt qui pendant deux heures nous fait le plan unique de la rythmique Rock'n'roll. Et en plus, ils n'ont même pas la pêche. On a eu droit à toutes les pauses classiques (voir pochette de Piledriver), tous les clichés. Evidemment, le triomphe était au rendez-vous. Le festivalier moyen avait approximativement douze badges du Quo, quatre écharpes du Quo, un seul tee-shirt quand même du Quo et un blouson en jean avec Status Quo marqué dans le dos, alors vous pensez bien qu'ils n'avaient pas à se fatiguer. Beurk !

Le dimanche commençait avec After the



Motors

Fire, un groupe de rock progressif plutôt moins prétentieux que la moyenne, pas transportant mais écoutable. Chelsea marquait le retour des punks, c'est un des groupes les plus vieux du genre, s'ils n'ont pas percé, c'est parce qu'ils n'ont vraiment rien pour eux, ce qui n'empêche

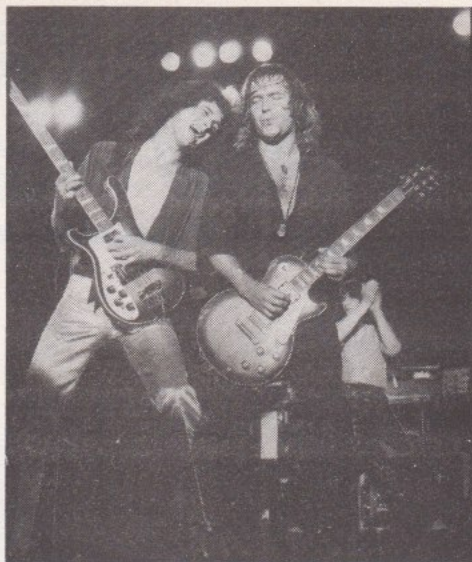


pas Genne October le chanteur de jouer les stars. Pacific, Earerum sans guitariste pendant une bonne partie de leur passage donne dans le jazz-rock, c'est bien fait mais donne une sensation navrante de déjà vu. Bethnal s'est révélé un des groupes les plus intéressants de la New-Wave londonienne, ils comptent l'avan-



Lan Gillian

tage certain sur beaucoup de leurs peres d'être de bons techniciens, d'avoir quelque chose à dire et de le bien dire. Beaucoup d'énergie et de créativité, d'excellentes compositions, une bonne tenue scénique et un personnage marquant devrait leur permettre de réussir. Le personnage est Georges Caspo, un immigré chypriote chanteur, compositeur, violoniste émérite et pianiste. A suivre attentivement. Squeeze, bien qu'étant catalogué comme New-Wave est plutôt un groupe de Rock'n'roll qui cultive également l'humour, aussi bien dans l'apparence que dans les chansons, et le font efficacement. John Otway est un de ces anglais un peu timbré qui remporte beaucoup de succès là-bas, il est doté d'une voix à faire prendre Wreckless Eric pour un chanteur d'opéra, sa parodie Jagger sur Honky Tonk Women vaut le détour. L'Albian Band ne m'a pas paru, tout à fait aussi convaincant sur scène que sur disque, ils font un peu figés, tristounets, alors que le Folk Rock anglais est en général gai. L'arrivée de deux danseurs folkloriques en costume a plutôt fait l'effet d'un gag alors que c'était sérieux pour l'Albian Band. Autre gag, la



Foreigner

prestation de Paul Inder, un même de onze ans, seul avec une stratocaster qui a consciencieusement massacré Honky Tonk Women et a chanté « Je ne veux pas aller au lit ».

Dans un autre genre, Yan Gillian Band (Nouvelle moulture) était rigolo mais sans le faire exprès, le bassiste ressemble à Chéri-Bibi, le batteur à Landru et ils ne font pas de quartier dans le genre lourd dingue. Le beau Yan a épaissi mais chante toujours comme s'il venait de se coincer les roustons dans une porte, tout en cris suraigus. Les fans de Purple étaient contents, il leur a fait « Child in times » (bâillement) et « Smoke on the wather » (soupir excédé). Et en rappel, note d'originalité Yan n'a pas hésité à faire du Rock'n'Roll « Lucill » que c'était si vous voulez savoir. C'est assez consternant de voir Yan Gillian refaire Purple avec d'autres musiciens.



Gruppo Sportivo

Le Tom Robinson Band a confirmé tous les espoirs placés en lui, c'est incontestablement un des groupes les plus mûrs de la New-Wave et celui qui a le mieux assimilé l'héritage des Sixtes. Aucun temps mort dans le set de TRB, pas même la chanson du batteur qui est de la veine que les autres compositions de



Tom Robinson Band

Tom. Celui-ci n'avait aucun mal à établir la liaison avec le public, c'est un show-man dans l'âme, le moment le plus fort à ce niveau étant « Hower in the Darkness » où il tient un discours réactionnaire en prenant la peau d'un conservateur.

Foreigner sur scène est un groupe Hard Rock, un vrai, qui délaisse les compositions calmes qui truffent ces albums aux profits saignants qui ne manquent pas de souffle. Il y a parfois des baisses de tension mais l'ensemble a beaucoup de qualités et est enlevé avec un professionnalisme qu'il serait vain de mépriser et qui ne nuit pas à l'excitation.

Patti Smith terminait le festival, et ce fut un grand moment, Patti et son Band tenaient la grande forme, il n'arrête pas de progresser techniquement sans pour cela mise au feeling. A noter que le groupe a retrouvé sa composition originale avec le retour de DNV au clavier. Cela c'est fini par un « My generation » dantesque, une cérémonie expiratoire qui a vu le matériel souffrir et s'est terminé par une improvisation apaisée, l'exorcisme de la prêtresse noire qu'est Patti avait agi.

Thierry CHATAIN



JOE

JOE COCKER IS ALIVE AND WELL

Je ne sais pas si vous êtes retournés voir « Woodstock » le film dans un passé assez récent (drôle d'idée me direz-vous en ces temps de punkitude), mais si c'est le cas vous avez dû vous rendre compte qu'environ les neuf dixièmes du film ont pris un coup de vieux assez incroyable. Quelques rares séquences sont visibles sans éclater de rire, et parmi elles on trouve bien sûr celle de Joe Cocker avec le Grease Band chantant « With a little help from my friends » avec l'intensité d'un épileptique sous speed. A l'époque Cocker faisait partie des chanteurs les plus estimés à juste titre, sa voix éraillée et le punch de ses interprétations étaient inégalés. Après, il y eut la fameuse tournée « Mad dogs and englishmen » avec Léon Russel qui lui fit tant de mal il en résulta quand même un des plus beaux double live de tous les temps. Et puis ce fut la chute, et des tentatives de come-back toutes vouées à l'échec.

Cette fois, Cocker semble reparti du bon pied avec un nouvel album, « Luxury you can afford » (un luxe que vous pouvez vous offrir), son premier en deux ans. La voix de Cocker et sa hargne de chanter sont de nouveau au rendez-vous, comme aux plus beaux jours, et il faudra de nouveau compter avec lui. Il est maintenant sous la protection de Michaël Lang qui le manage, un nom pas tout à fait inconnu puisqu'il s'agit de celui qui avait organisé le festival de Woodstock et celui moins réussi de jazz-rock au Castellet il y a deux ans et qui avait d'ailleurs vu la dernière appari-

tion de Cocker en France. Il faut espérer que la santé de Cocker est meilleure qu'à une époque et qu'il est maintenant suffisamment solide pour supporter le choc des tournées, mais cela n'est pas évident si l'on en juge d'après les photos de la pochette de « Luxury »... Cocker a eu une bonne idée de s'habiller fort élégamment avec un costume trois pièces très strict, sans cela on aurait risqué de le prendre pour un vieux clochard dont il a vraiment la trogne, les années d'excès de toutes sortes ont laissé des traces indélébiles sur son visage ravagé au point qu'on lui donnerait plus facilement cinquante ans que les trente-quatre qu'il a en réalité.

Pour ce « Luxury you can afford », Cocker est entouré par des équipes auréolées de prestige, il y a sur cet album pratiquement toute la fine fleur des requins de studio dans le domaine du rythm' n' blues et de la soul music. Jugez vous-mêmes : la production de l'album a été confiée à Allen Toussaint dont on connaît les talents dans ce domaine et qui une fois de plus n'a pas raté son coup. La production est d'une grande clarté, riche mais sans excès, et Toussaint a su trouver à chaque fois les musiciens qu'il fallait pour mettre le chant de Cocker en valeur sans l'étouffer. Les violons ne sont utilisés qu'à deux reprises, et avec beaucoup de tact. Pour ce qui est des musiciens, on trouve d'une part les New-Yorkais de stuff, c'est-à-dire Richard Tee (claviers), Cornell Dupree (guitare), Chuck Rainey (basse) et Bernard Purdie ou Steve Gadd (drums), et d'autre part les Sudistes de la Muscle Shoals Rythm Section, David Hood (basse), Roger Hawkins (drums), Barry Beckett (claviers), Pete Carr et Jimmy





Johnson (guitare), les cuivres étant généralement ceux de Muscle Shoals. Si j'ajoute qu'au fil des plages on tombe sur des noms comme Billy Preston, D' John ou Donny Hathaway (claviers), Larry Byrom ancien Steppenwolf, George Terry le sideman de Clapton et Joey Murcia celui de Joe Walsh (guitares) et Rick Danko ex Band (basse), il y a de quoi être impressionné, d'autant plus que ces musiciens (à part Billy Preston) n'ont rien d'exhibitionnistes.

Ils sont à la hauteur de leur réputation, fournissant un accompagnement très solide à Cocker qui peut donner libre cours à son tempérament passionné sur ce background. Sur cet album, Cocker chante des chansons d'auteurs très divers au contraire de la plupart de ses derniers disques sur lesquels il essayait de conserver une certaine unité à ce niveau. Ce n'est pas plus mal, et de toute façon n'importe quelle chanson chantée par Joe devient avant tout une chanson à lui tellement il lui donne de sa personnalité. Le titre qui ressort le plus du lot est « Whiter shade of pale », le vieux classique de Procol Harum, qui pourrait bien devenir un nouveau « With a little help from my friends », doté d'un arrangement très différent de l'original et traversé par un magnifique solo de guitare de Larry Byrom. C'est un tempo lent, ce qui lui permet de s'exprimer au mieux, comme beaucoup de chanteurs à voix (Frankie Miller, Ray Charles) il est un peu moins à l'aise sur les tempos plus relevés pour lesquels le man-

que de souplesse relatif de sa voix le gêne. Les ballades de la deuxième face, « Lady put the light out » et surtout « Wasted years » proche du gospel sont également très prenantes, je ne vois guère qu'un Otis Reading qui aurait pu surpasser Cocker dans ce domaine. « Boogie baby » malgré son titre est une autre chanson lente, qui tire légèrement sur le reggae. On pouvait craindre au vu de la mode actuelle que Cocker n'ait la tentation de faire du disco, mais ces craintes n'étaient pas fondées, seul « Fun time » (non, pas celui d'Iggy Pop, c'est une composition d'Allen Toussaint) a des résonances légèrement disco, et pas au point que cela ne devienne gênant, Cocker est resté fidèle à ses amours de toujours. On note aussi une reprise pleine de punch de « Waching the river flow » de Dylan, et une version funky de « I heard it through the grapevine » le vieux standard de Marvin Gaye. La seule chose qui me défrise un peu dans cet album est la présence de chœurs un peu trop insistants dont on se passerait souvent. Cela ne suffit pas heureusement à gâcher le plaisir d'écouter ce disque qui est sans aucun doute un des meilleurs albums de soul de l'année.

Il faut souhaiter que ce disque magnifique ne passe pas inaperçu, ce serait trop injuste, et qu'il contribuera à rendre à Joe Cocker la place qu'il n'aurait jamais dû perdre parmi les meilleurs, ses moyens sont intacts artistiquement si l'homme l'est pas.

Thierry CHATAIN

COCKER



FRANKIE MILLER

monsieur SOUL

Frankie Miller à Dingwalls

Frankie Miller fait partie de ces chanteurs pour qui le succès semble toujours à portée de la main, mais se dérobe en définitive, sans qu'on sache toujours très bien pourquoi. Il a toujours bénéficié du soutien massif de la critique et il possède beaucoup de dons naturels, mais malgré cela n'a jamais réussi à conquérir les foules. Cependant, cela pourrait bientôt changer si j'en juge d'après l'accueil qui lui a été fait pour un concert unique à Dingwalls, le club londonien bien connu.

L'HISTOIRE DE FRANKIE MILLER

Frankie Miller est un Ecosais, tout comme Rod Stewart, originaire de Glasgow. Tout jeune, il s'est intéressé à la musique, puisqu'il a commencé à sept ans, et n'a pratiquement jamais rien fait d'autre. A la fin des années 60, après avoir écumé l'Ecosse, dans toute une série de groupes amateurs, il se décide à descendre à Londres avec son premier groupe professionnel, The Stoics, qui furent rapidement engagés par Chrysalis, mais se séparèrent tout aussi rapidement. En 1971, la carrière de Frankie semble bien partie, il est alors chanteur d'un supergroupe du nom de Jude, dont les autres membres sont Robin Trower, qui vient de quitter Procol Harum, Clive Bunker transfuge de Jethro Tull et Jim Dewar, ancien Stone the Crows qui a fait rentrer Frankie dans le groupe. Hélas, le groupe ne dure pas plus de neuf mois et se sépare avant même d'avoir enregistré. Robin Trower et Clive Bunker ne tarissent pas d'éloges sur Frankie, mais cela ne suffit pas à lui faire gagner sa vie. Il faut attendre la fin de 1972 pour voir réapparaître Frankie avec un premier album, « Once in a blue moon », pour lequel il est accompagné par Brinsley Schwartz. Il est bien reçu, mais Frankie ne peut le promouvoir, n'ayant pas de groupe attiré. A cette période, Frankie se contentait de

jammer avec la plupart des groupes de pub-rock, Brinsley Schwartz bien sûr, mais aussi Bees Make Honey, Ducks Deluxe ou Kokomo.

Le deuxième album de Frankie est enregistré en 1974, sous la direction d'Allen Toussaint, une de ses idoles, qui a été impressionné par « Once in a blue moon ». « High life », c'est son titre, est bien accueilli mais se vend peu, Frankie n'ayant toujours pas de groupe, ce qui ne manque pas de créer une certaine amertume chez lui. Un projet de collaboration avec Andy Fraser, l'ancien bassiste de Free tourne court, le seul résultat étant quelques chansons que les deux hommes ont co-signées. Enfin, en 1975, Miller réussit à réunir un groupe autour de lui avec la collaboration de Henry McCullough, ancien pilier du Grease Band de Joe Cocker, et un temps soliste des Wings. Il comprend Mick Weaver aux claviers, Chrissy Stewart à la basse et Stu Perry à la batterie. C'est cette formation qui enregistre l'album « The Rock » à San Francisco, produit par Elliot Mazer. Malheureusement, elle ne durera que le temps d'une tournée, Henry McCullough ayant quelques divergences d'opinion avec Miller. De retour à Londres, Frankie s'associe avec Keith Reid, le parolier de Procol Harum, un groupe dont Frankie a toujours été proche (P. H. a accompagné Frankie à l'occasion, on en trouve un témoignage sur le disque « Over the rainbow »). Keith Reid devient le manager de Miller et l'encourage à persévérer. Il forme alors début 76, un nouveau groupe du nom de Full House, avec toujours Chrissy Stewart et Graham Deacon (batterie), Ray Minninnit (guitare) et James Hall (claviers). Une grande partie de 76 sera consacrée aux tournées, à tel point que Frankie doit annuler une tournée d'automne à cause de surmenage de son larynx. Début 77, sort l'album « Full House », suivi par une nouvelle tournée mondiale. Courant 77, une fois de plus, le groupe de Frankie se sépare,

mais il en retrouve rapidement un autre qui comprend, outre l'inamovible Chrissy Stewart, Paul Carrack aux claviers, ancien Ace, et surtout B.J. Wilson, le batteur de Procol Harum, qui vient alors de se séparer. Malheureusement, ce groupe ne durera lui aussi que le temps d'une tournée. Enfin, cette année est sorti le cinquième album de Frankie Miller, « Double Trouble ». Il a reformé récemment un autre groupe qui a effectué ses débuts à Dingwalls.

DINGWALLS

Frankie Miller pour sa rentrée londonienne a transformé Dingwalls en une véritable étuve, le club étant rempli à la limite du supportable, deux cents personnes au moins n'ont pas pu rentrer. C'est dire si l'ambiance était chaude à l'intérieur. Mais cela n'a plus eu aucune importance dès que Frankie et son groupe ont occupé la scène. Frankie Miller a exactement l'allure qu'on peut attendre d'après ses photos, rien ne manquait depuis le chapeau jusqu'au gilet. Le temps d'enfiler une vieille Telecaster, et c'était parti pour une heure et demie de rythm'n' blues comme on n'en fait plus beaucoup actuellement. La première chose qui vous frappe quand on l'entend, c'est sa voix absolument fabuleuse, assurément une des plus puissantes dans le rock d'aujourd'hui. Pour vous donner une idée, elle évoque celle de Rod Stewart sur les ballades, et celle de Bob Seger quand le tempo s'accélère. Un don du ciel, quoi, l'organe idéal pour chanter le genre de musique que Frankie adore, c'est-à-dire le rock'n'roll bien gras et surtout le rythm'n' blues comme il se pratiquait vers 1965 chez Atlantic ou Stax avec des gens comme Otis Redding ou Sam Cooke. Dans ce genre, je ne vois pas qui pourrait en apprendre à Frankie. Frankie Miller chante sans en rajouter, ce n'est pas le genre à confondre une scène et une piste de cirque. Pas d'effets gratuits, il est formidablement concentré sur ce qu'il fait, suspendu à son pied de micro, les yeux

mi-clos, et il possède un feeling que beaucoup pourraient lui envier. Son nouveau groupe le soutient parfaitement, on sent qu'il possède le même amour que Frankie pour cette musique, il est à souhaiter que cette association dure plus longtemps que les précédentes. Autour de Frankie, on trouve l'ancienne section rythmique de Ace, un des groupes pionniers du pub-rock, c'est-à-dire Fran Byrne (batterie) et Tex Comer (basse), un transfuge de Meal Ticket, le groupe de country-rock qui a fait la première partie de Bob Seger à Paris, Steve Simpson, qui joue de la guitare et du violon, et Ed Deane, un jeune soliste Irlandais qui promet. Miller lui-même joue quelquefois de la guitare, il a un son pas banal très aigu à faire pâlir de jalousie Wreckless Eric qui s'y connaît quand même dans les sons pourris. Le répertoire actuel de Frankie Miller est très judicieux, il comprend un nombre impressionnant de ballades sur lesquelles il peut particulièrement faire étalage de son feeling. Parmi les chansons les plus marquantes il y a une version longue, ralentie et plus syncopée que l'original de « Cold Turkey » de John Lennon, et quelques reprises de classiques du rythm'n' blues comme « When something is wrong with my baby » ou « Cry to me » chantées avec beaucoup de conviction. Et « Let's spend the night together », ne peut que fournir une bonne conclusion au set de Frankie Miller, une invitation qui a été prise au pied de la lettre par une charmante personne du sexe, qui n'a pu attendre que Frankie quitte la scène pour lui faire part de l'inclination qu'elle éprouve à son endroit, en commençant un strip-tease improvisé.

En bref, Frankie Miller a donné un concert fantastique, s'il continue ainsi et croit enfin en lui, cela devrait finir par se savoir, qu'il est tout simplement un des meilleurs chanteurs du moment, d'autant plus qu'il semble avoir résolu les problèmes de bouteilles qu'il a connus. **Thierry CHATAIN**

LE COMPAGNEUR DU JAZZ

On ne parle jamais assez de John Coltrane ! Car s'il y a un musicien de jazz que vous devez connaître, c'est d'abord celui-là ! Après vous pourrez retourner à Sidney Bechet, Glenn Miller et autre Claude Bolling... ! Et puis la maison Carrere, qui fait un magnifique effort sur le jazz depuis quelques temps — merci Monsieur Medee —, vient de sortir deux superbes doubles albums, composés en grande partie d'inédits : **(The mastery of John Coltrane/vol. 1 « feeling good » et Vol. 2 « to the beat of a different drum »** ABC Impulse 9345/9346). Une occasion pour moi de vous entretenir du plus grand des saxophonistes de l'histoire du jazz, et pour vous une occasion de redécouvrir (ou de découvrir !) un musicien capital, dont l'influence s'est fait sentir, non seulement dans la musique noire, mais aussi au sein de la pop-music ! (voir les propos élogieux que tient Christian Vander de Magma à son égard !).

Bon ! vous allez me dire que je vais encore aligner les albums, agrémentés de vagues commentaires et qu'on ne saura pas quoi finalement se mettre sur la platine pour se faire une idée du grand John ! Alors là, je vous arrête car rien de plus simple avec la disco de Coltrane : trois grandes périodes dans sa vie musicale et qui correspondent miraculeusement (à condition de ne pas être trop scientifique et d'oublier des superbes albums faits chez Blue Note vers 56/57 et le « Afro Blue » de chez Pablo) à trois grandes maisons d'enregistrement : la période Prestige (1955/58), la période Atlantic (1959/60) et la période Impulse (1961/67).

La période Prestige est surtout

marquée par le fait que John n'est pas encore un leader, c'est le moment où il fait partie des fameux quintettes et sextettes du trompettiste Miles Davis. Bien que réduit à un rôle de comparse de Miles, on peut déjà voir le « génir » pointer l'oreille. Son style est déjà si original et si impétueux qu'on l'appellera très vite « le jeune homme en colère » ! Si en colère que son passage à Paris avec Miles Davis, lui vaudra les sifflets d'un public non préparé à entendre ses longs solos sauvages, ses terribles envolées sonores si « inquiétantes » par rapport à la sonorité « choisie » de Davis ! Face à lui qui avait des conceptions tout aussi révolutionnaires, il ne peut que vouloir quitter ce rôle d'accompagnateur qui ne lui permet pas de s'exprimer totalement. En 1960, il forme son propre groupe, son fameux « quartet », prêt à pénétrer le plein pied dans la période Atlantic, mais non pas sans avoir laissé quelques petites merveilles à la maison Prestige : « trane's slow blues », « traneing in » (avec Red Garland) ou « the believer » et la série des « Cookin' »/« workin' »/« steamin' » avec Miles Davis !

Les enregistrements réalisés pour la marque Atlantic (60/61) témoignent des premières expériences véritables en tant que leader de John. Premières expériences qui produiront pourtant des chefs d'œuvres comme « Oléo », « Giant steps » ou le thème fétiche « my favorite things », vieille rengaine américaine qu'il réinventait complètement, le jouant jusqu'au vertige pendant toute sa carrière. Avec le temps « Atlantic » c'est aussi la recherche d'une forme de stabilité musicale, au niveau de ses accompagnateurs, l'utilisation d'un groupe déterminé et ho-

mogène, capable d'assimiler et de servir ses options musicales. C'est le fameux quartet : Elvin Jones (batterie), Mac Coy Tiner (piano) et après quelques autres bassistes, Jimmy Garrison (basse). A la tête de ce groupe de choc, John Coltrane va confronter son « jazz » à différents folklores (Inde, Afrique, Espagne etc.) et à différentes techniques de l'instrument (« nappes sonores », musique modale, préoccupations harmoniques etc.) Il ira même jusqu'à réinventer le saxophone soprano, bien plus loin que Sidney Bechet, qui avait été jusqu'à Coltrane le seul vrai spécialiste de l'instrument !

Avec l'album « Africa Brass » enregistré en mai 61, s'ouvre la période Impulse (61/67), celle des chefs-d'œuvres comme : « Ascension », « A love supreme », « Live at birdland » etc. la plupart des enregistrements de cette période sont des disques « phares » dans l'histoire du jazz. L'art de Coltrane est dans sa plénitude, et son inspiration étonnante se canalise en deux voies (ou voix !), si on n'a pas peur de la schématisation. Il y aura les albums de la colère, où il aime se noyer dans un délire sonore qui servira de modèle au Free-jazz : « Ascension », « Sun Ship », « Live in seattle » etc. et puis les œuvres plus lyriques, celles d'une sorte de quiétude mystique (« A love supreme ») ou les relectures des standards du jazz (« Ballads », « Live at birdland », « With duke ellington »...)

En dehors de style (Bop/Cool/Free etc.) John Coltrane fut avant tout un explorateur forcené de la matière sonore, un « insatisfait » de la maîtrise technique pourtant parfaite chez lui ; toute son œuvre est

l'histoire d'une course folle vers une compréhension totale de la musique et donc de la vie, où tout était toujours remis en question, une quête d'un absolu musical, bien évidemment utopique !

Quant aux inédits proposés aujourd'hui par Impulse/Carrere, ils viennent se joindre à l'œuvre coltranienne, nous faisant découvrir des nouvelles versions de thèmes connus (encore deux versions de « my favorite things » !), mais surtout l'arrivée de Roy Haines à la place d'Elvin Jones, batteur aussi fabuleux que le précédent, mais plus apte à cette époque aux préoccupations rythmiques du leader. Roy Haines qui a résumé en une seule phrase la musique de Coltrane : « Jouer avec John Coltrane c'était comme un délicieux cauchemard ! ».

DISCOGRAPHIE (très sélective) :

1. « Prestige » (1955/58) dist. Musidisc
 - « More lasting than bronze » Prestige 24014
 - Prestige 24034 et 24001 avec Miles Davis
2. « Atlantic » (60/61) dist. Fillipacchi
 - « Giant steps » Atlantic U40376 / « Ole Atlantic U40286 / « My favorite things » Atlantic U40287.
3. « Impulse » (61/67) dist. Carrere
 - « The best of John Coltrane » Impulse 68060/66 : 6 disques présentés sous la forme d'un coffret, richement illustré, avec une discographie de la période impulse. Cette compilation reste la meilleure chose pour s'initier au saxophoniste.
 - « Ascension » Impulse AS95
 - « A love supreme » Impulse AS77
 - « The other village vanguard tapes AF 9325.2 Impulse

Armand MEIGNAN

ON APPELLE ÇA ROCK'N'ROLL



LES PREMIERS SUCCES DU ROCK'N'ROLL

Le succès de Bill Haley ne laisse indifférents ni les musiciens, ni les maisons de disques. Si les lourds systèmes des grosses compagnies ont du mal à mettre le cap sur l'affaire, de nombreuses petites compagnies qui n'ont rien à perdre, se lancent à fond dans l'aventure. Au cours des années 55-56, le rock'n'roll n'est encore qu'une musique de danse, de dévouement naturel. Ses répercussions sociales et sexuelles restent au second plan. C'est le style de Bill Haley qui prédomine et les vedettes qui s'en inspirent ont encore une allure sage, familiale, convaincue de l'innocence de leur musique. Ils enregistrent néanmoins les premiers succès du rock'n'roll.

Freddie Bell and the Bell Boys

Le chanteur Freddie Bell avec Jack Kane au saxo, Jerry Mayo à la trompette, Russ Contic au piano, Frank Brent à la contrebasse, Chick Keeney à la bat-

terie, forment l'un des premiers orchestres de rock'n'roll. Leur composition instrumentale à base de cuivres, leur musique joyeusement dansante et leur dynamisme scénique, les apparentent au style des Comets, avec lesquels ils apparaissent dans le film « Rock around the clock ». La malchance de Freddie Bell est d'arriver un peu tard. Les choses vont très vite aux U.S.A. ces années-là. Sorti en 1956, leur morceau le plus célèbre « Giddy up a ding dong », ne rencontre le succès qu'en Angleterre, là où la même année, les Bell Boys tournent avec Tommy Steele. Ils sont alors les premiers musiciens de rock'n'roll outre atlantique à se produire en Europe. Mais la mode change avant que la renommée des Bell Boys n'ait atteint celle des Comets, et bientôt ces illustres pionniers s'effacent dans l'oubli. Leurs enregistrements et leurs jeux de scène gardent un charme rare, lié à ce style particulier des tous débuts du rock'n'roll.

Boyd Bennett and the Rockets

En 1955, Boyd Bennett se taille un beau succès dans le Top Ten avec « Seventeen ». Son orchestre, les Rockets, reprend la formule instrumentale des Comets. Il y a plusieurs chanteurs, Boyd Bennett lui-même, Big Moe, ou le pianiste Moon Mullican, déjà célèbre comme « The King of the Hillbilly piano ». Avec des paroles simples et surtout des rythmes puissants, les Rockets arrivent à point. Ils ont bien compris la recette du rock'n'roll, mais n'auraient néanmoins que ce seul succès.

Pat Boone

En 1955, Pat Boone, est plutôt surpris, lorsque Dot, une petite compagnie du Tennessee, lui demande d'enregistrer un succès rhythm'n'blues, « Two hearts, two kisses ». Pat est un chanteur de ballades country and western qui semble avoir bien peu de choses à voir avec la musique des Noirs. Mais il est jeune, beau, il est marié, il a étudié à l'université. Il a tout d'un américain moyen et son style de chant dans la lignée de Bing Crosby est familier du grand public. Le succès ne se fait pas attendre, Pat devient rapidement un spécialiste des versions blanches de rhythm'n'blues. Il enregistre « Ain't a shame » de Fat Domino qui passe quatorze semaines dans le Top Ten, au

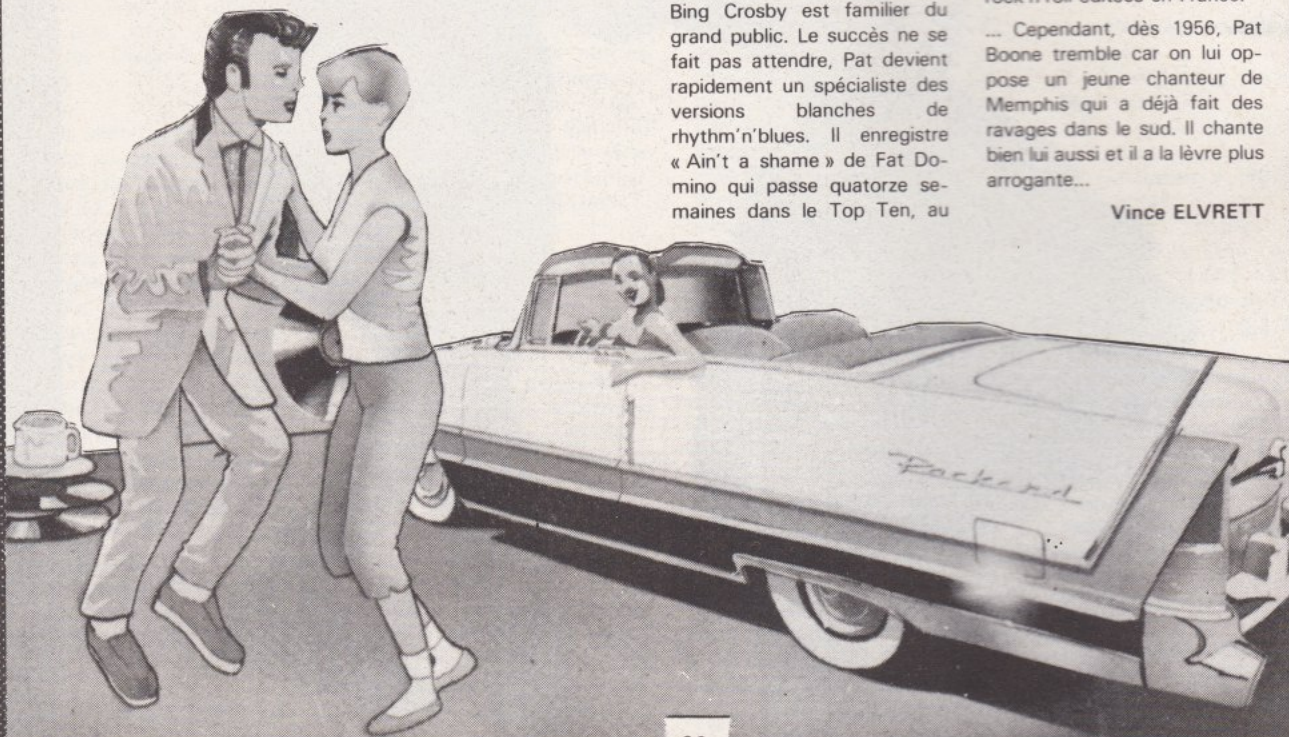
cours de l'été 1955. Il continue sur cette voie avec « Tutti Frutti » et « Long tall Sally » de Little Richard.

Américain sain et bien-pensant, il refuse de chanter certaines chansons trop sexuelles et d'embrasser les femmes dans ces films. Avec lui, le rock'n'roll peut s'adresser sans problèmes aux enfants de la middle-class américaine. Dans les années 55-56, le succès de Pat Boone a d'abord pour effet de détourner le public du rock'n'roll authentique, mais aussi par contrecoup de faire connaître les chanteurs de rock'n'roll noirs originaux. Et bientôt, lorsque le rock'n'roll symbolise de plus en plus la rébellion de la jeunesse et lorsque ses vraies vedettes gagnent les faveurs du grand public, Pat Boone retourne aux ballades de ses débuts. Ce qui ne l'empêche pas de faire quelques gros succès entre 1957 et 1962, notamment avec « Moody river » et « Speedy Gonzales » (Petit Gonzalès).

N.B. On trouve les principaux succès de Freddie Bell, de Boyd Bennett et de Pat Boone dans diverses compilations de rock'n'roll éditées en France.

... Cependant, dès 1956, Pat Boone tremble car on lui oppose un jeune chanteur de Memphis qui a déjà fait des ravages dans le sud. Il chante bien lui aussi et il a la lèvre plus arrogante...

Vince ELVRETT





L'HOMME DE LA SEMAINE

FRANK TENOT

DE SATCHMO A SALUT LES COPAINS

C'est dans son bureau des Champs-Élysées que j'ai rencontré Frank Tenot ; un bureau spacieux et fonctionnel où les graphiques punaisés contre un mur n'arrivent pas à faire oublier les nombreuses pipes qui s'entassent dans les cendriers et les disques et documents qui s'étalent en un fouillis organisé et sympathique. Frank Tenot est un homme qui a réussi, cela se voit, cela se sent lorsqu'il vous parle mais cela ne gêne jamais ; il n'y a pas chez lui cette espèce de distance que bien souvent les êtres de son rang placent entre leur interlocuteur et eux. Grand, d'une élégance discrète et confortable, les cheveux argentés et le regard doux et ouvert, Frank Tenot apparaît d'entrée comme un être sympathique, impression qui se définit et se précise dès que l'on pousse un peu plus en connaissance.

Né à Mulhouse, Frank Tenot, chassé par les armées allemandes, se retrouvera à Bordeaux. Il est déjà, depuis l'âge de 13-14 ans un fan de jazz, dans lequel il trouve quelque chose d'original, une « pulsation rythmique », qui lui plaît, bien qu'en même temps il soit attiré par la chanson traditionnelle, notamment Charles Trenet et Jean Sablon. Après avoir été un lecteur assidu de « Jazz hot » qui lui permet par ses chroniques de disques de se faire une idée des disques intéressants, il se met lui-même à parler de jazz dans un journal local « Panurge ». Il se crée autour de Tenot une réputation qui lui vaudra de présenter une émission à « Radio Lafayette » un poste d'état local. Déçu par ses résultats scolaires (il est

recalé deux fois à Polytechnique) mais fort de ce qu'il croit être une grande expérience, il monte à Paris où il travaille à Combat et à Jazz Hot et où il fréquente les clubs de Saint-

maigres biscottes dans des tasses de thé faméliques, il se sert de ses connaissances scientifiques pour rentrer à l'Energie Atomique, centre de recherches alors naissant. Il y



Germain et de Montparnasse, où il se fait des amis dans le monde du jazz, notamment Boris Vian et Claude Luter. Au bout de deux ans, lassé de courir la pipe et de tremper ses

travail durant six ans, tout en conservant des liens très étroits avec le monde du jazz. Il continue à faire quelques chroniques et à présenter quelques émissions à la radio française

où il se lie d'amitié avec Lucien Morisse. Ce même Lucien Morisse, en mars 55, lui propose de faire une émission consacrée au jazz sur une toute nouvelle station de radio : Europe 1. Cette émission il l'assurera avec un ex-photographe de Paris-Match : Daniel Filipacchi. La suite vous la connaissez : le tandem Tenot-Filipacchi lancera la première grande émission pour jeunes, « Salut les copains » qui deviendra un journal, le journal donnera l'occasion de créer d'autres journaux, qui formeront bientôt un des plus gros groupes de presse français, etc., etc.

J.M.P. Est-ce que le jazz, à ses débuts, a été vite apprécié des masses, ou bien est-ce que la présence des Américains à la fin de la guerre a été un élément déterminant dans l'extension de cette musique ?

F.T. Le jazz, avant la guerre de 39 était très apprécié par un public assez snob. Il y avait les écrivains surréalistes, les poètes et les peintres qui avaient découvert le jazz dans les années trente, il y avait une petite colonie de musiciens noirs américains qui jouaient dans les clubs, Bill Coleman, Bennie Carter, Coleman Hawkins qui à cette époque étaient surtout considérés comme des orchestres de danse. Dans les clubs, il y avait deux orchestres, un de tango et un de jazz. Mais tout cela était assez restreint et la grande masse n'était pas encore sensibilisée à ce genre de rythme. Ce sont des gens comme Trenet ou Ray Ventura qui ont donné le goût du jazz au grand public. En 38-39 grâce au cinéma américain qui utilisait beaucoup le jazz, les conditions étaient

réunies pour que le jazz éclate en France. Puis les Allemands sont arrivés, il y a eu une coupure avec les U.S.A. et contrairement à ce que l'on pourrait penser il y a eu une formidable éclosion du jazz, mais essentiellement du jazz français. Il y a eu Django Reinhardt, Alix Combelle, Aimé Barelli, etc., etc. Contrairement à tout ce qui a été dit, le jazz n'a jamais été interdit par les Allemands, les interdictions portaient sur la danse et bien sûr sur toutes les œuvres d'auteurs juifs, quel que soit le style d'ailleurs. A la libération, les Américains sont arrivés, avec leurs disques, les grands orchestres et là on a pu parler d'une éclosion du jazz à un niveau de masse.

J.M.P. Avant cette éclosion du jazz, après la guerre, la musique américaine était absolument inconnue en France, peut-on dire que l'hégémonie de la musique anglo-saxonne dans la musique populaire est partie de là ?

F.T. Oui, d'une certaine façon, ça a été le début, mais avant la guerre on avait tout de même un aperçu de ce qui se faisait aux U.S.A. par le biais des opérettes et des « musicals », ces films où on voyait Fred Astaire et Ginger Rogers.

J.M.P. Ecoutez-vous du jazz rock ?

F.T. Un peu oui.

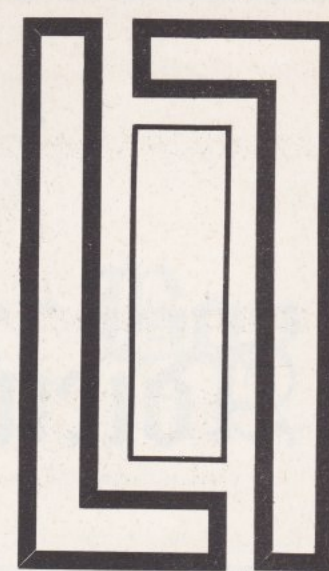
J.M.P. Que pensez-vous de ces musiciens comme Hancock, Corea, Shorter et d'autres qui ont un peu éclaté les limites du jazz et qui ont mis du rock dans leur jazz ?

F.T. Personnellement je ne suis pas très touché par cette musique. Malgré toute la sympathie que j'ai pour ces musiciens notamment Hancock. Mais je préfère nettement les anciens disques d'Hancock à ce qu'il fait maintenant. Mais attention ! Je suis un nostalgique du passé mais je ne me considère pas comme une oreille valable pour critiquer cette musique. Je crois qu'il y a dans la musique une réceptivité très particulière lorsque l'on a entre 13 et 20 ans. On n'a pas envie d'écouter la même musique que ses parents, on possède une oreille très fraîche, ouverte à des musiques et des sons nouveaux, on a une réceptivité extraordinaire, c'est un phénomène psychologique et social. Puis à partir d'un certain âge, on perd cela, on s'enferme, on est habitué à une certaine musique et on devient un nostalgique. En tout cas c'est ce

qui m'arrive à moi. Lorsque j'écoute Hancock ou Corea, je me rends compte que ce que j'aime en eux, c'est justement ce qu'ils font d'un peu passéiste ; j'ai beaucoup de mal à découvrir ce qui est bon dans les nouveautés. Maintenant il y a une chose qui est possible c'est que nous ne sommes peut-être pas dans une période très créative.

J.M.P. Pensez-vous qu'aujourd'hui la musique soit destinée à la consommation immédiate sans espoir de longévité ?

F.T. Je le crains. Ce qui me déplaît beaucoup aujourd'hui c'est ce que j'appelle le « cinéma », c'est-à-dire l'emballage qui accompagne la musique, c'est-à-dire les costumes, les déclarations plus ou moins excentriques. Je ne dis pas qu'au temps du jazz hot, il n'y en avait pas, il y en avait



bien sûr ! Mais aujourd'hui, il y en a trop. On juge un groupe autant sur des aspects scéniques, sur le Light Show, sur leurs déclarations fracassantes des artistes, etc. etc. c'est une autre époque.

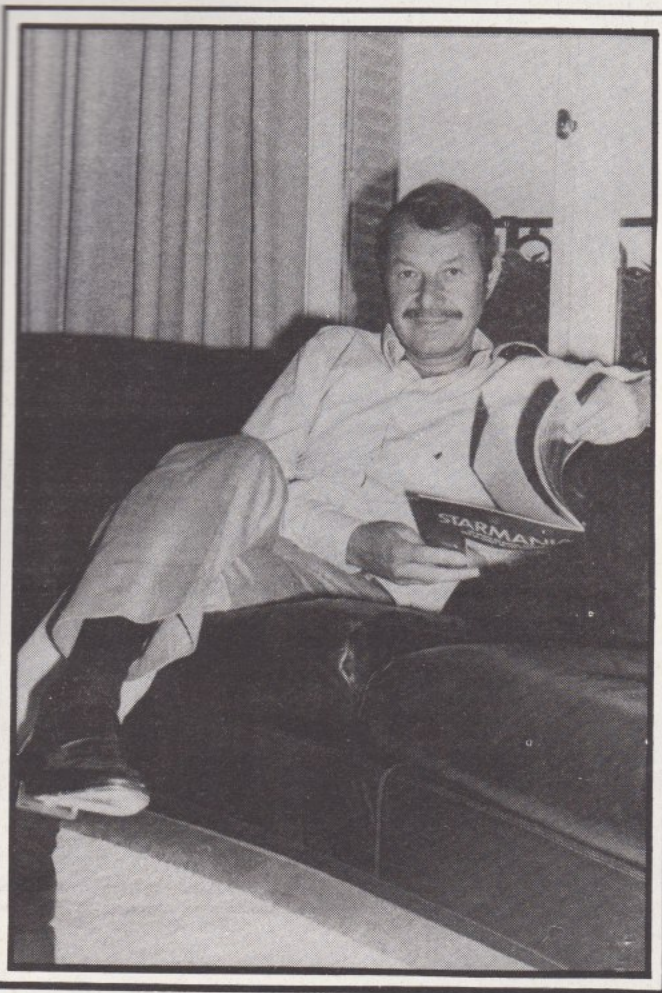
J.M.P. Etes-vous musicien vous-même ?

F.T. J'ai joué un peu vers l'âge de 15 ans de la clarinette et du saxophone soprano. J'étais très mauvais musicien.

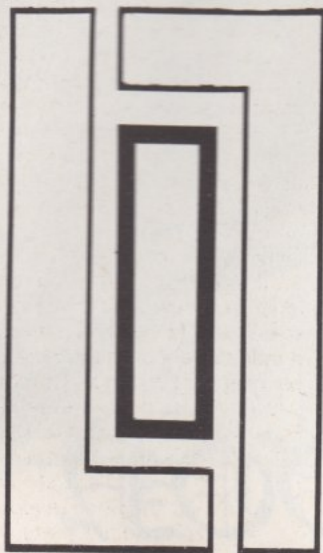
J.M.P. Vous le regrettez ?

F.T. Oui, je regrette surtout de ne pas avoir appris le piano ; c'est un de mes regrets ; je ne l'ai pas fait par flemme et maintenant je le regrette ; je n'étais pas bon musicien, et c'est très drôle parce que, alors que je suis capable de reconnaître si un type joue faux, je n'ai jamais été capable de trouver la note juste sur mon saxo. C'est ce qui m'a découragé.

Nous avons parlé de bien d'autres choses encore, de « Salut les copains » et de son impact sur la jeunesse de l'époque, du formidable engouement que connut cette émission. De son « angoisse » lorsqu'il se rend compte que ce qui se passe aujourd'hui dans le monde de la musique ne l'attire pas autant qu'il le voudrait, le plaisir qu'il eût à travailler avec Michel Lancelot dans une autre grande émission, « Campus », qui elle aussi drainait tout le public des moins de 25 ans. Des projets aussi, des projets qui sont à la dimension du personnage : fantastiques mais possibles.

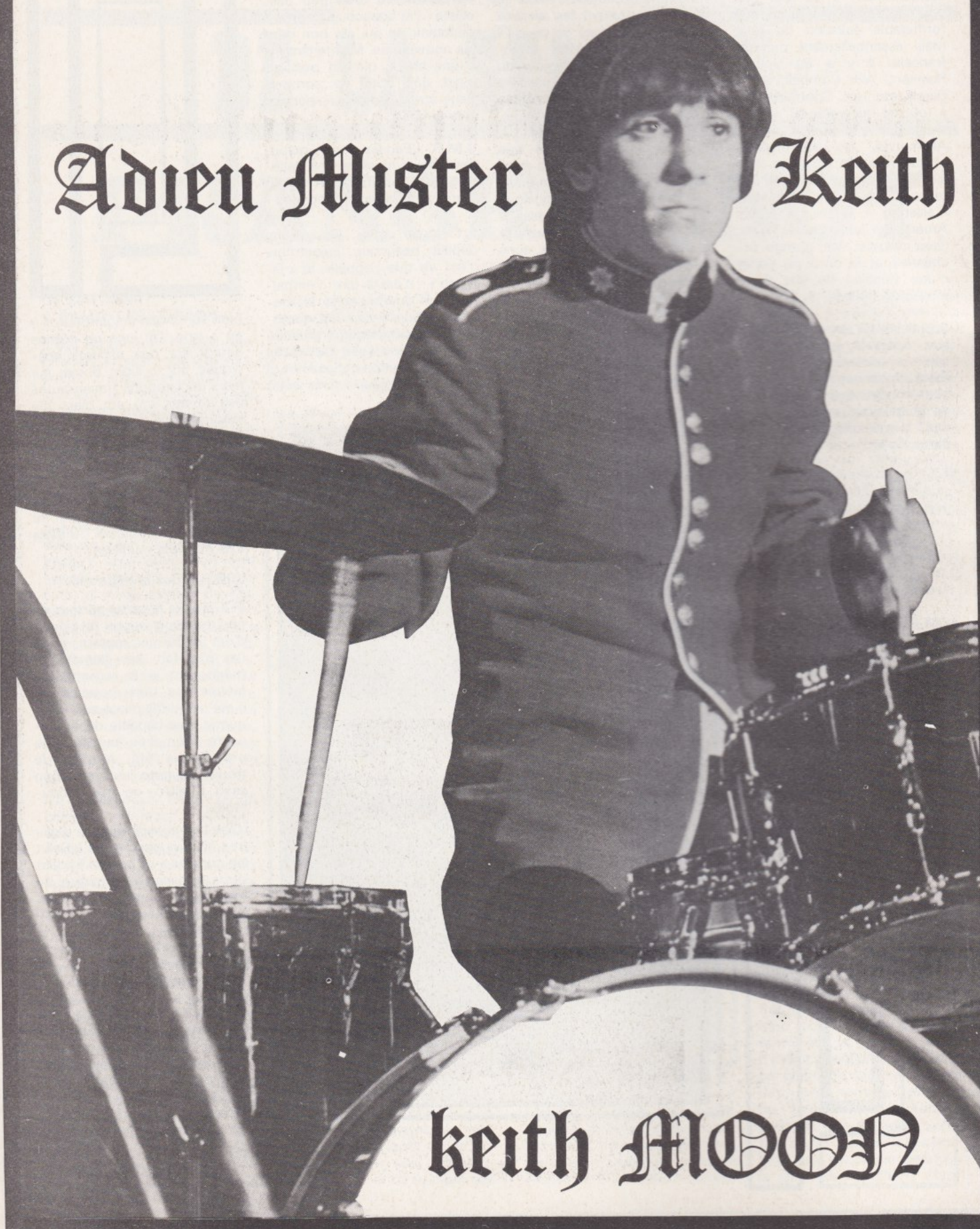


(Photos Gilles BASCOP)



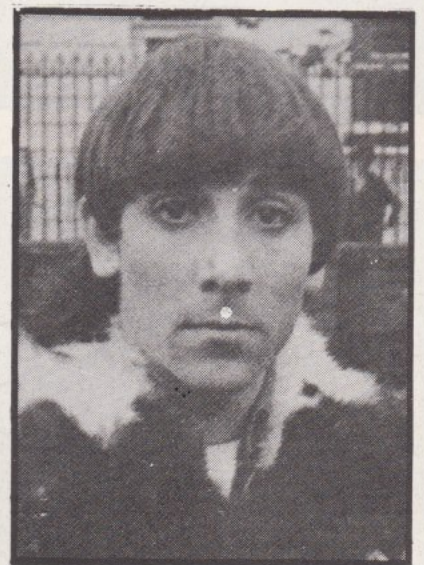
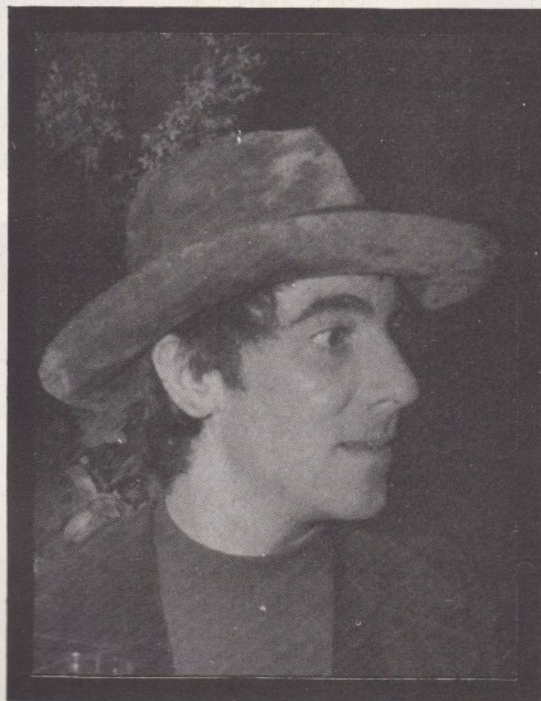
Propos recueillis par
Jean-Marc PATRAT

Adieu Mister Keith



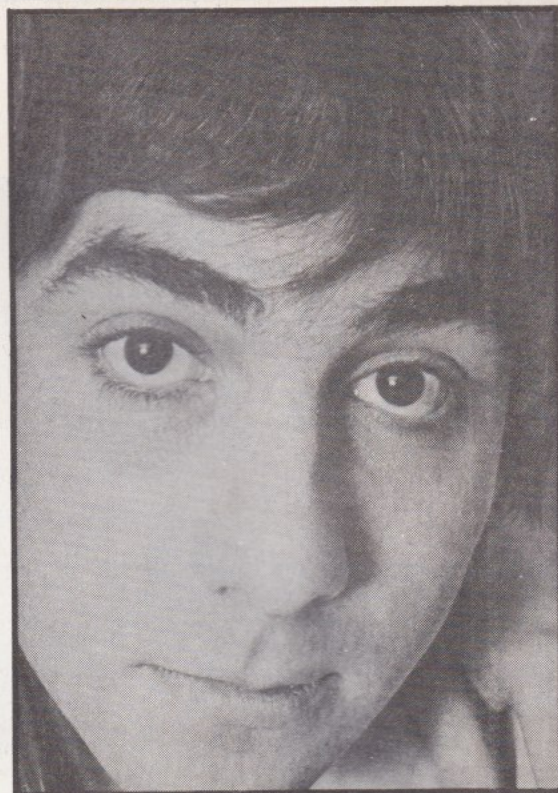
keith MOON

The Little Drummer Boy



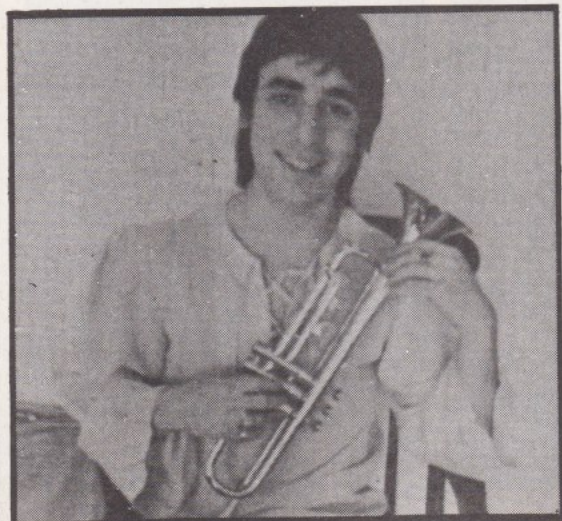


Rendons
un
dernier
hommage
par
la photo
à
Keith Moon
qui fut
on s'en
souvient
le fantastique
batter
d'un
groupe
légendaire du
rock n' roll



THE WHO

cette
disparition
plus que
soudaine
et inattendue
nous
plonge
une nouvelle
fois dans
l'inexorabilité
des destins
de
certains
grands du
monde
musical



CITY BOYS A AMSTERDAM

Shiphoi Airport, le foutu zinc vient de se poser sur la piste et se parker le long du satellite ramenant du même coup mes frayeurs à des proportions plus raisonnables. Amsterdam est noyé par le soleil, les canaux sont toujours aussi pollués, les péniches toujours aussi ventruées. Les petites rues autour de Central station sont pleines de petits cafés animés d'où sortent des musiques bien carrées et des filles grandes, blondes et encore bronzées par leurs dernières vacances en Espagne. Mais suis-je venu à Amsterdam pour faire du tourisme, acheter des cigares et des tulipes en pot ou pour travailler ? Après réflexion il s'avère que je me suis déplacé pour vous, cher lecteur, et plus précisément pour vous relater un concert : celui que donnait ce soir-là un groupe de Birmingham, City Boy.

Imaginez-vous une ancienne église dominée par une coupole en son centre (genre Saint-Paul à Londres mais en plus petit tout de même) le tout merveilleusement retapé. Sous les grandes orgues, la scène. Deux cents chaises sont disposées et lentement le public entre et s'installe. Sur scène deux ou trois marshall, quelques claviers et une superbe batterie blanche attendent que l'on vienne les maltraiter. Mais c'est un petit gros avec une guitare sèche qui arrive et prend possession de la scène. Je ne m'entendrai pas sur son tout car je ne me souviens même pas de son nom. Sachez seulement qu'il chantait fort bien des Medleys des plus grands tubes de ces 20 dernières années de « Fever » à « Johnny B Good ».

Entracte, on va boire une Amstel, repérer un ou deux coups possibles et on retourne dans la salle Extinction des feux, le groupe monte sur scène dans le noir ; premiers accords et les sons s'éclatent dans une gerbe de feu.

Roy Ward derrière ses fûts. Chris d'une casquette sur le front et pantalon à pinces à la basse. Mat Thomas blondinet à lunettes planqué derrière ses claviers. Lol Mason barbé et taillé comme une armoire planté devant son micro et puis et surtout ! Steve Broughton, petit et blond, nerveux et vivant comme un vif d'argent. Les accords se plaquent et Steve chante devant son micro, soutenu de la voix par Lol un peu en retrait. Mélange de soul et de rock la musique tourne mais ne fait pas l'adhésion immédiatement, elle tarde à s'implanter même si parmi le public quelques-uns semblent très enthousiastes (Claque ?). L'originalité du groupe est évidente ; il y a deux chanteurs qui se partagent la scène l'un soutenant l'autre et vice versa mais chantant très souvent à l'unisson dans des registres différents mais parfaitement complémentaires. Je ne saurai vous donner fidèlement les titres de chaque morceau mais sachez que leur contenu semble très souvent tourné vers les petits problèmes du monde moderne, les femmes, l'alcool, les cigarettes, etc. Steve Broughton se déchaîne et se démène comme un fou, ses yeux roulent dans ses orbites et prennent des allures tragiques dignes d'un comédien de la comédie dell'arte, ce type est vraiment fantastique, il supporte tout le poids du groupe sur ses épaules et grâce à lui l'intensité de ce concert est allé croissant. Mike Flamer se lance dans des soli très beaux et nerveux qui viennent entrecouper les vocaux de stridences électriques. City Boy ne viendra pas à Paris avant quelque temps paraît-il. C'est un peu dommage mais nous avons la consolation de penser que lorsqu'ils nous rendront visite ils seront presque parfaits.

JMP



Annnonces!

Cherche place dans orchestre (chanteur de rock and roll). Ecrire à M. CHAMBON Gilbert, Villa Camphell, 45 avenue de Biarritz, 64600 Anglet.

J'organise un meeting le samedi 30 septembre en hommage à James Dean avec en soirée un groupe de Rockabilly à Comines. Si vous êtes intéressé, n'hésitez pas à m'écrire pour avoir plus de renseignements. James Dean Fan Club, Christian LANDRU, 35, rue du Docteur-Charcot, 59700 Marcq-en-Barœul.



CITY BOYS

JAMES DEAN

(suite)

Les premières semaines de tournage se déroulent relativement bien, mais petit à petit l'atmosphère change : « Nous avons commencé à croire que quelque chose d'exceptionnel se passait vers les trois quarts du film, déclara Kazan. Je n'avais rien vu de tel dans toute ma vie. Dean était tellement bon. A la fin on a tous senti que l'on assistait à la naissance d'une star... ».

Jimmy habite dans sa loge, ceci contre tous les règlements de la Warner qui, pour une fois a fait une exception. Durant tout le tournage il cache dans sa loge un colt 45 et porte un rasoir dans la poche arrière de son jean.

Quelques jours après la fin du tournage, les responsables de la Warner lui annoncent qu'il ne peut pas continuer à dormir dans sa loge. Il refuse de les croire, jusqu'à ce que, une nuit, on lui interdise de franchir la grille des studios. Le lendemain, Jimmy intervertit toutes les plaques apposées sur les portes des bureaux, créant une immense pagaille, puis il enfourche sa moto, jurant de ne jamais faire un autre film dans un endroit pareil.

Jimmy rentre à New York. De nouveau les télévisions...

La première de « A l'est d'Eden » a lieu à l'« Astor » le 9 avril 1954. Ce doit être un grand événement en présence de tout le gratin du cinéma, de la littérature, de la politique... On dit à Jimmy : « Vous vous habillez absolument comme vous voulez. Vous n'êtes pas obligé de rester jusqu'à la fin de la réception, vous n'êtes même pas obligé de parler à la presse, mais vous venez... ». Jimmy promet.

Le soir de la première, il téléphone à Jane Deacy : « Je regrette, mais je crois que je ne suis pas capable de jouer cette scène-là. Je rentre en Californie ». Jane tente de sauver la situation, mais il est trop tard : Jimmy téléphonait de l'aéroport, il a disparu.

La première est un succès ce qui n'empêche pas Kazan d'être fou de rage : James Dean n'est pas venu, même Brando ne lui a jamais fait ça !

LA FUREUR DE VIVRE

Nicholas Ray (qui vient de terminer « Johnny Guitare » avec Joan Crawford) travaille pour la Warner sur un nouveau scénario : l'histoire d'un adolescent rebelle. Ray a vu les rustres de « A l'est d'Eden », il a rencontré Jimmy à plusieurs reprises et il sait qu'il est l'acteur idéal pour tenir le rôle de Jim Stark.

Jimmy est en froid avec la Warner. Peut-être, malgré son contrat, ne fera-t-il plus aucun film pour cette compagnie !

Nick Ray voit souvent James Dean, lui parle de son projet, lui demande conseil pour certaines scènes, l'intéressé au scénario jusqu'au jour où Dean lui dit : « J'ai envie de faire votre film, mais ne « les » mettez pas au courant ».

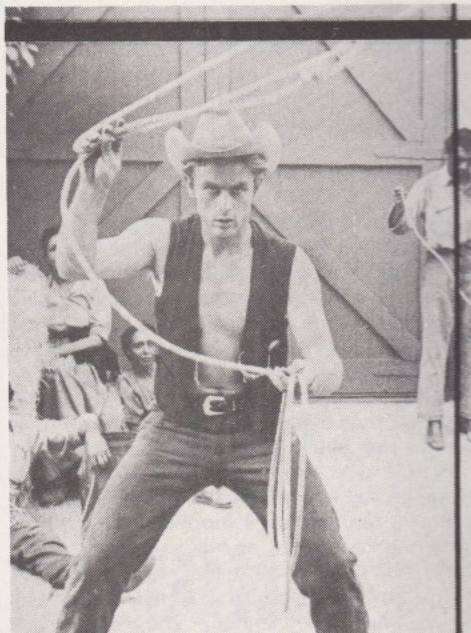
Finalement Ray arrive à surmonter des réticences de la Warner qui se demande si un film axé sur l'adolescence peut rapporter de l'argent. Mais il y a ce jeune chanteur de Memphis, Elvis Presley, qui remporte un succès sans précédent et deux nouveaux films sur l'adolescence qui marchent très bien : « Blackboard Jungle » (« Graine de Violence ») et « The wild one » (« L'équipée sauvage »).

La Warner dit oui : James Dean sera Jim Stark dans « Rebel without a cause » (« La fureur de vivre »). Ce sera un film à petit budget, de série B, en noir et blanc.

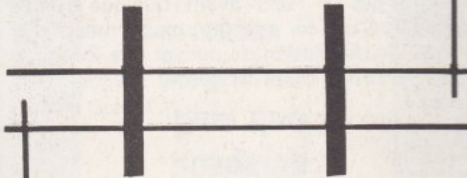
Le 18 janvier 1955, James Dean, Nicholas Ray et Stewart Stern commencent à travailler sur des détails du scénario.

On choisit des partenaires de Jimmy : Natalie Wood sera Judy, Sal Minco : Plato.

Le tournage débute le 28 mars dans des conditions qui sont loin d'être bonnes. La Warner est effrayée par le film qu'elle est en train de produire. Elle voudrait que la fin soit modifiée et que Platone ne soit pas tué par un policier. Ray refuse. Au bout de quelques jours de tournage tout est arrêté. On parle de résilier le film.



JIMMY COW-BOY



JIMMY ET URSULA ANDRESS

Le 10 avril le tournage reprend : le budget est augmenté, le film se fera en série A, en cinémascope-couleurs : « A l'est d'Eden » vient de sortir, c'est déjà un immense succès.

James Dean travaille en étroite collaboration avec Nick Ray. « La fureur de vivre » est un peu « son » film, d'ailleurs la jeunesse ne s'y trompera pas. C'est la première fois dans l'histoire du cinéma qu'un acteur de 24 ans, avec un seul film derrière lui, est co-réalisateur...

Ses méthodes de travail surprennent toujours : il doit tourner la scène où, face au policier de la brigade des mineurs, il déclame un long monologue coléreux et finit par se battre. Tout est en place, tout le monde est prêt à tourner, mais Jimmy, seul dans sa loge, écoute « La chevauchée de la Walkyrie ». On l'attend plus d'une heure. Finalement, il se déclare prêt, fonce sur le plateau et fait la scène en une seule prise. En frappant sur le bureau, il s'est démis deux phalanges. L'équipe technique qui a dû attendre si longtemps, lui fait alors une véritable ovation. « Et ces gens là, dit Jim Backus (le père de Jimmy dans le film), ne sont pas faciles à impressionner... ».

On tourne la scène de la bagarre au couteau entre Jimmy et Corey Allen (Buzz dans le film). Soudain Ray saute en l'air criant : « Coupez ! coupez ! ». Il appelle un infirmier : un mince filet de sang coule de l'oreille de Jimmy. Jimmy est fou de rage. Il explose : « Qu'est ce qui te pren, bon dieu, Nick ? Tu ne vois pas que j'étais en plein dans le vrai ? Je t'interdis de couper quand c'est comme ça ! Pourquoi est-ce que je suis ici, bordel de merde ? ».

Jimmy pousse très loin son travail de préparation. Un jour avant de tourner une scène, il dit à Ray : « Ce gars là-bas avec la pomme, je peux avoir la pomme ? ». On la lui donne, il la coupe en morceaux, puis : « Personne n'a du sang artificiel ? ». On lui donne un flacon. Il le vide sur les morceaux de pomme, entre dans une longue contemplation puis tourne la scène... C'est ainsi qu'il travaille et le résultat est merveilleux.

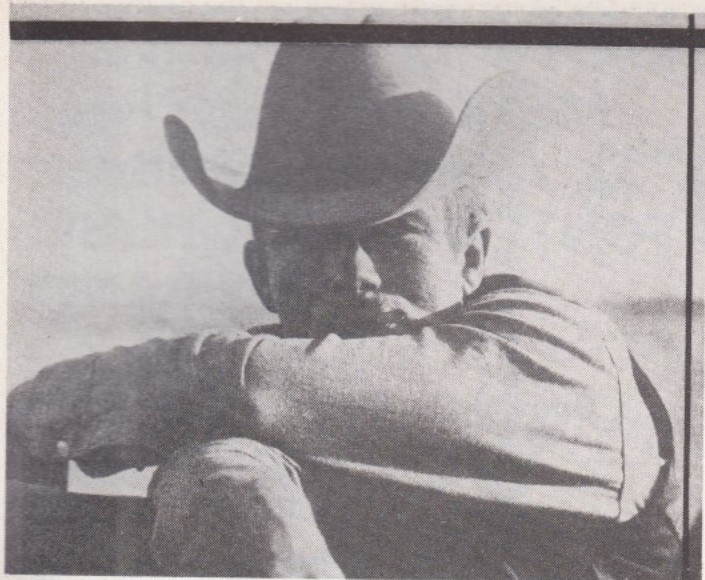
« La fureur de vivre » sortira aux Etats-Unis le 29 octobre 1955, un mois après la mort de James Dean. L'accueil sera très mitigé. Les adultes effrayés détestent le film, la jeunesse enthousiasmée l'adore. La sortie de « Rebel without a cause » (le titre original est beaucoup plus significatif que le titre français) coïncide avec l'explosion des adolescents américains à travers un rythme nouveau : le Rock'n'roll. Ils ont enfin des symboles et des idoles bien à eux : James Dean et Elvis Presley.

A ce propos, Nicholas Ray raconte : « Elvis Presley avait une véritable vénération pour Jimmy. Un jour j'étais attablé à la cantine de la Warner. Elvis est venu près de moi. Il savait que j'avais été l'ami de Jimmy et que j'étais le réalisateur de « Rebel without a cause ». Il s'est agenouillé à mes pieds et s'est mis à me réciter des passages entiers du dialogue. Il connaissait par cœur toutes les répliques de Jimmy. Il avait dû voir le film une bonne dizaine de fois ».

Johnny Hallyday, comme des millions d'adolescents à travers le monde, fut fasciné par « La fureur de vivre » : « James Dean était l'idole de mes dix ans, de mes quinze ans... et il l'est encore. J'ai vu chacun de ses films une dizaine de fois. A travers sa violence déchaînée, je comprenais qu'il avait souffert pendant son enfance. Je me sentais semblable à lui. J'ai réuni toutes ses photos en un album et il ne se passe pas un 30 septembre, date de sa mort, sans que je ne l'ouvre. C'est mon pèlerinage. Si je suis Hallyday, c'est sans doute un peu grâce à lui ».

GEANT

James Dean n'a pas encore terminé le tournage de « La fureur de vivre » que son troisième film est déjà en chantier. Les premières scènes de « Géant » sont tournées du 18 au 30 mai à Charlottesville. L'équipe s'installe à Marfa (Texas) quand Jimmy la rejoint, après n'avoir pris que quelques jours de repos.



L'accueil est plutôt froid. Dans « La fureur de vivre » James Dean avait le statut de vedette principale et pouvait même donner son avis sur le scénario, avec « Géant » il revient à une situation plus classique, il n'est nullement question de songer à une quelconque collaboration avec le metteur en scène George Stevens.

Ses partenaires sont Rock Hudson et Elisabeth Taylor. Jimmy se lance à fond dans son rôle de Jett Rink. Parfois sa concentration stupéfie tout le monde. Un jour, il n'arrive à tourner une scène, il se tortille en tous sens. Soudain, il se dirige vers les 1 500 ou 2 000 spectateurs massés un peu plus loin, se tourne dans leur direction et se met à uriner. Puis il revient face aux caméras et se déclare prêt à tourner. Quand la scène est tournée, Dennis Hopper lui demande : « Pourquoi as-tu fait ça ? » Jimmy répond : « Je n'y arrivais pas. Je me suis dit : mon vieux si tu réussis à pisser devant deux mille personnes, tu pourras ensuite faire n'importe quoi... » Rock Hudson et George Stevens n'apprécient guère.

Les rapports entre Dean et Stevens se détériorent, ceux entre Dean et Hudson sont inexistantes.

Le tournage de « Géant » se termine le 22 septembre.

Jimmy a de nombreux projets : jouer le rôle du boxeur Rocky Graziano dans « Marqué par la haine », le rôle de Billy the Kid dans « Le gaucher », et puis plus tard, ce qui lui tient très à cœur, mettre en scène « Le petit prince » et « Hamlet ». Mais ses projets immédiats sont des courses automobiles.

LE 30 SEPTEMBRE 1955

Durant le tournage de « La fureur de vivre », Jimmy a vendu sa MG et s'est acheté une Porsche Speedster blanche. Il a participé à quelques courses à Palisades et à Pasadena, courses qu'il a gagnées.

En mai, il s'inscrit pour une épreuve qui doit se dérouler sur deux jours à Palm Springs. Le samedi, c'est la course réservée aux amateurs, Jimmy gagne cette course. Mais cette victoire ne lui suffit pas, ce qui l'intéresse, c'est l'épreuve du lendemain celle des professionnels. Sa voiture n'est pas assez puissante pour concurrencer les bolides. Il n'est que troisième. C'est un brillant exploit, mais Jimmy est fou de rage : il n'a pas gagné.

Dean participe encore trois courses à Bakersfield, Palm Springs et Santa Barbara avant que George Stevens ne lui interdise par contrat de participer aux courses automobiles durant le tournage de « Géant ».

Il totalise six victoires et prouve à la presse et au monde des courses que sa passion n'est pas la lubie d'un acteur en mal de publicité, mais bien l'affirmation de ses dons de champion.

Ken Miles qui a couru avec lui déclarera : « Jimmy aurait pu devenir un grand coureur, mais il était trop gentil avec ses adversaires. Il pouvait fort bien prendre le risque de se rompre le cou, mais refusait de faire courir le moindre danger à quelqu'un d'autre. On ne gagne pas de courses de cette manière ».

« Géant » est terminé. Les 1^{er} et 2 octobre se déroule à Salinas une grande course à laquelle James Dean a bien l'intention de participer. La Lotus Formule Sport commandée en Angleterre ne sera pas arrivée à temps et il n'a aucune chance de remporter l'épreuve avec sa Porsche Speedster. Que faire ?

Le 18 septembre, Jimmy croise sur le Hollywood Boulevard Rolf Wuetherich, un jeune mécanicien allemand qu'il a connu sur les circuits. Les deux hommes s'arrêtent, bavardent. Jimmy parle de ses problèmes à Rolf qui lui



apprend que le garage qui l'emploie, Compétition Motors, a actuellement en vente une Porsche Spyder qui pourrait très bien faire l'affaire.

Le lendemain Jimmy essaie la Porsche Spyder. Il décide de l'acheter à condition que Wuetherich s'occupe personnellement de la voiture et d'accompagner même sur les circuits. Ravi, Rolf accepte.

Jimmy n'ayant pas le temps de se familiariser avec sa nouvelle Porsche Spyder d'ici la compétition, ce qui peut être dangereux en course, a une idée : « Nous ne t'emmènerons pas à Salinas sur une remorque, nous la conduirons là-bas. Tu viendras avec moi, dit-il à Rolf. Ainsi chemin faisant tu pourras vérifier pas mal de choses ». Le départ se fera du garage dans la matinée du 30 sept. nbre.

La veille Jimmy peint lui-même le numéro 130 sur la voiture, puis rajoute le nom qu'il vient de lui donner : « Little bastard » (« Petite ordure »).

A une heure trente, ce 30 septembre 1955, Jimmy jette son blouson rouge sur le siège arrière de la Porsche et s'installe au volant, à ses côtés Rolf Wuetherich. Sanford Roth, un ami photographe, les suivra dans sa camionnette Ford. Il en profitera pour prendre quelques clichés. Les dernières photos de James Dean vivant.

A 15 h 30, l'officier de police O.V. Hunter arrête la voiture et dresse à Jimmy une contravention pour excès de vitesse. Il dépassait les 100 km/h.

La Porsche redémarre tandis que le soleil descend à l'horizon. Rolf Wuetherich raconte : « Cela se produisit quelques minutes avant Cholane. Nous roulions sur la nationale 466. Une Ford modèle 50 se dirigeait vers nous. Brusquement elle tangua vers le milieu de la route pour prendre sans doute la nationale 41 et ses roues gauches passèrent largement la ligne jaune. Alors ce fut le choc. Ma tête vint cogner le tableau de bord, mon corps fut projeté à plusieurs mètres en contre-bas de la route. Je perdis connaissance ».

Quand Sanford Roth arrive sur les lieux, il voit la police, une ambulance et une carcasse de tôles broyées. Il comprend... Jimmy.

Dans un réflexe professionnel, il saisit son appareil et a juste le temps de prendre la photo des ambulanciers transportant le corps de James Dean recouvert d'une couverture. Le conducteur de la Ford, un jeune étudiant nommé Turnupseed éclate en sanglots : « Je ne l'avais pas vu. Je vous jure que je ne l'avais pas vu ».

James Dean est mort. Il est mort sur le coup, la nuque brisée, le corps déchiqueté. Son visage est intact. Il avait vingt quatre ans.

Il sera inhumé le 8 octobre à Faimount. Des millions de fans le pleureront.

Ainsi vécut et mourut le plus grand acteur de ce siècle : James Byron Dean.

Jacques LE MINOR

QUELQUES LIVRES :

— William Bast : James Dean, a biography (Ballantine Books-New York 1956).

— John Howlett : James Dean (pour la traduction française : Albin Michel Paris 1975).

— René Chateau : James Dean Story (Editions René Chateau - Paris 30 septembre 1975).

— David Dalton : The Mutant King. (L'édition française de ce livre est totalement massacré).

UN DISQUE :

James Dean - Sound Track (Warner BS 2843)

NOUVEAUTES

GO/Live from Paris	61,60
LEO SAYER/Stormy weather	47,95
MAXIME LE FORESTIER/n° 5	47,95
DEVO/Are we not men	47,95
VASSILIU/Déménagements	43,15
ROBIN TROWER/	
Caravan to midnight	43,15
STEELPULSE/Handsworth	revolution 47,95

HAMILTON BOHANNON/	
Let's start the dance	47,95
GRACE JONES/Fame	47,95
MILLIE JACKSON/Get it out	43,15
CHARLIE/Lines	43,15
ANDY GIBB/Shadow dancing	43,15
GILLES DREU/Desesperado	43,15
CERRONE/Bof brigade mondaine	44,75
NORMA JEAN/Saturday	44,75
MEL BROOKS/High anxiety	44,75
TEMPTATION/Bare back	44,75
DAVID GATES/Good bye girl	44,75
DENNIS COFFEY/Sweet taste	44,75
SLAVE/The concept	44,75
MAX BERLIN/Dream disco	44,75
DICTATORS/Blood brothers	44,75
IAN CUSSICK/In the beginning	44,75
BILL KEITH/Smoke, smoke	44,75
BOF GREASE/	61,60

RAPPEL NOUVEAUTES/ Réédition

BEE GEES/Trafalgar	40,55
HARMONIUM/Cinq saisons	40,55
HARMONIUM/Imaginez	40,55
MAMA BEA/JJe cherche un pays	32,80
WHO/Who are you	47,95
KIM FOWLEY/	
Living in the streets	43,15
FOREIGNER/Double vision	44,75
AMANDA LEAR/Sweet revenge	43,15
BEATLES/	
St Peppers lonely heart club band	
(La pochette est reproduite sur le disque	
fabriquée à la main)	173,25
SUICIDE/	43,15
YVES DUTEIL/Tarentelle	43,15
DAVID GUILLMOUR/	47,95
PATTI SMITH/Easter	47,95
MAGMA/Attahk	44,75
BOF/St Peppers	81,10
BOF/Thanks god it's friday	86,30
BOF/The last waltz	98,40
BOF/Cool	43,15
MAGAZINE/Real life	43,15
GLADIATORS	47,95
BARCLAY JONES HARVEST/	
Live tapes	65,60
ALLAN CLARKE/I was not born	43,15
MAGMA/1001 degres	43,15
ASGARD/Tradition et renouveau	43,15
THE CARS/	44,75
MARIANNE FAITHFULL/Faithless	43,15
VENUS AND RAZORBLADES/	
Songs	43,15
SMOLL FACES/78 in the shade	43,15

OFFRES SPECIALES

Groupes allemands (- 20 % à - 50 %)
(Quantité limitée, écrivez vite)

K. SCHULZE/Moondown	34,60
K. SCHULZE/Cyborg	49,30
K. SCHULZE/Inlicht	34,60
K. SCHULZE/Picture Music	34,60
ASHRA TEMPEL/New age	34,60
POPOL WUH/	
Einfäger sichenfäger	20,00
VALLENSTEIN/Stories, songs	19,00
GURU GURU/Kangüru	20,00

VIOLON D'INGRES MELINDA K EXPRESS 12, AVENUE LOMBARD 92260 FONTENAY-AUX-ROSES FRANCE

Spécialiste depuis sept ans de la :

VENTE DE DISQUES PAR CORRESPONDANCE

NOTRE CATALOGUE TRES COMPLET COMPREND PLUS DE 5 000 DISQUES, DES SONG-BOOKS, DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE, DES POCHETTES PLASTIQUES ET PAPIER, DES PROMOTIONS, DES K7, DES BANDES.

VOUS POUVEZ LE RECEVOIR CONTRE 5 FRANCS EN TIMBRE.

BON COMMANDE A RENVoyer

(A découper ou à recopier)

Tous nos prix comprennent les frais de port. Le prix de l'emballage est de 2,50 F quelque soit le nombre de disques. Envoi en recommandé (facultatif) : ajouter 8,80 F. En cas d'envoi en contre remboursement, les frais sont de 7 F de plus. Joignez votre paiement à la commande (chèque ou mandat-lettre).

Mentionner D pour disque.

	TITRE	PRIX
Facultatif : Port recommandé		8,80
+ emballage unique		2,50
Paiement joint avec chèque <input type="checkbox"/>		RKH2 TOTAL
Mandat-lettre <input type="checkbox"/>		



BON DE COMMANDE A DECOUPER ET RENVoyer AUX Ets L'INDIEN
13, Rue du Croissant - 75002 PARIS

PRIX DU CATALOGUE 10 FRS EN TIMBRES
ET DE LA CARTE FIDELITE
Ecrire soigneusement - Collez à tout acheteur

NOM
Adresse Ville Signature



**ECRIVEZ
NOUS !**

**ECRIVEZ
NOUS !!!**

**DONNEZ NOUS,
des SUGGESTIONS
suivant vos goûts
et les articles ou les
rubriques
que vous aimeriez
trouver dans
ROCK HEBDO
Nous en tiendrons
compte soyez-en
certains !.**

ETABLISSEZ LES HITS

Remplissez le bon ci-dessous et envoyez le chaque semaine à
ROCK HEBDO 1, rue Royale 78000 VERSAILLES.

FRANÇAIS

1.
Par
2.
Par
3.
Par
4.
Par
5.
Par
6.
Par

ETRANGERS

1.
Par
2.
Par
3.
Par
4.
Par
5.
Par
6.
Par

ADRESSE
CODE POSTAL

ABONNEMENT

Je désire recevoir pendant un an (52 numéros) le journal hebdomadaire « ROCK HEBDO ».
Je verse la somme de au journal « ROCK HEBDO » - POUR
L'ORGANISATION DE LA LIBRE ECOUTE - 173, rue du Temple, 75003 PARIS.
Par chèque bancaire, chèque postal (nous adresser les trois volets)
ou par mandat lettre (1).
Aucun envoi contre remboursement.

NOM PRENOM
N° RUE
VILLE CODE POSTAL

France 150 F
Autres pays 180 F
(1) Rayer les mentions inutiles



5^{ème} SALON DE LA MUSIQUE

DU 20 AU 24 SEPT. 78

JOURNÉES PUBLIQUES

Du 20 au 24 Septembre 1978. De 11 Heures à 19 Heures, les 65 000 visiteurs attendus pourront :

- Faire connaissance avec les différents instruments de musique du monde entier, les entendre et les essayer (plus de 5 000).
- Découvrir les nouvelles méthodes d'enseignement.
- Participer au concours de « Disc-Jockey ».
- Dialoguer avec de nombreux musiciens présents.

ET ENFIN : ASSISTER A DE TRES NOMBREUX CONCERTS, QU'ILS SOIENT CLASSIQUES, POP, FOLK, JAZZ OU DE VARIETES, DANS UN AUDITORIUM DE 1 000 PLACES, SPECIALEMENT CONÇU A CETTE OCCASION.

JOURNÉES PROFESSIONNELLES

Les 17, 18, 19, Septembre 1978.
De 10 Heures à 19 Heures,
ces 3 jours seront exclusivement réservés
aux revendeurs professionnels
et sur invitation.



DU POINT DE VUE PRATIQUE :

MÉTRO :
Station Château de Vincennes-RER
AUTOBUS :
56-110-112-113-114-115-116-118-
109-120-124-206-220-325
PARKING : Illimité.

LES EXPOSANTS :

Plus de 100 exposants
répartis sur 12 000 mètres carrés,
offrent aux visiteurs la possibilité de découvrir
les différents visages de la musique.

Fabriquants, Importateurs, Editeurs,
Artisans, Centres d'information
(SACEM, Enseignement, Syndicat
et Fédération Nationale de la Musique)



avec

inter FRANCE

PARC FLORAL DE PARIS HALL D'EXPOSITION
METRO CHATEAU DE VINCENNES PARKING ILLIMITE

ORGANISATION ET INFORMATION : BERNARD BECKER PROMOTION - 61, RUE DULONG - 75017 PARIS - TEL.: 924.08.02

